

Bibliothèque numérique

medic @

Chanteclair

29e année. - Romainville : Carnine Lefrancq, 1934.



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé (Paris)

Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?chanteclx1934x24>

P. 40327



L'Année Claire



Revue Artistique & Littéraire

Revue Mensuelle
exclusivement réservée
au Corps Médical et
Pharmaceutique

RÉDACTION
CARINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine) TÉL. COMBAT 01-34
Direction : ÉTABLIS FUMOUCHE
PARIS
R. C. SEINE 25.195

29^e ANNÉE
N° 298
FÉVRIER 1934

LE CINQUANTENAIRE DE LA NOUVELLE SORBONNE

Le Quartier Latin! Que de souvenirs ces mots réveillent dans la mémoire de tous ceux qui l'ont hanté dans leur jeunesse et qui ont été admis dans sa forteresse : la Sorbonne!

Souvenirs de joyeuses parties au long de ses rues, souvenirs des discussions sans fin, fougueuses et désintéressées, mais surtout souvenirs de l'ivresse ressentie dans la contemplation des horizons nouveaux que découvre l'instruction supérieure qu'on y reçoit.

Rien de ce qui touche cette Sorbonne qui forme la partie la plus importante de l'élite de notre pays, qui donne aux étrangers l'exact visage de notre civilisation, ne doit laisser indifférents ceux qui s'intéressent aux lettres et aux sciences. Là, les maîtres les plus renommés distribuent généreusement les fruits mûris de leurs réflexions et de leurs travaux pour former de jeunes savants; ils expliquent, interrogent et couronnent ceux qu'ils ont reconnus dignes de leur succéder. C'est en effet le siège de l'Académie de Paris, de la Faculté des Sciences et de celle des Lettres.

Or, il y a cinquante ans que les vastes bâtiments actuels qui abritent la Sorbonne ont été commencés sur les plans de l'architecte Nénot pour être terminés en 1901.

Cet anniversaire nous fait constater que cette construction est toute récente et aussitôt, celles qui l'ont précédée dans le passé surgissent de notre esprit, principalement celles du Moyen-Age, époque attachante entre toutes où la Sorbonne possédait une puissance redoutable.

Les vicissitudes de cette Sorbonne furent mêlées intimement à celles de notre pays et aucun endroit du sol européen n'a eu une gloire et une vogue

d'une qualité aussi rare dans le passé et n'a su la reconquérir de nos jours avec autant de maîtrise. Sa réputation est mondiale depuis des siècles.

Il est toujours émouvant de faire revivre les temps révolus, mais l'histoire d'une institution comme celle-ci, l'est d'autant plus qu'elle ressemble étrangement à celle d'un personnage vivant. Étudions-là d'un peu près, elle en vaut la peine.

Ne craignons pas de remonter des années et des années, car on trouve déjà sur ces lieux mêmes ou dans les environs immédiats, et ceci dès la fin du XI^e siècle, des Ecoles très renommées. L'École Épiscopale du Cloître Notre-Dame, d'autant de l'époque carolingienne, où Guillaume de Champeau professe avec succès, est loin d'avoir la célébrité de celle de Sainte-Geneviève où Pierre Abélard enseigne la philosophie. Sur les pentes de la montagne Sainte-Geneviève se presse une foule d'étu-



LA SORBONNE

dians venus de tous côtés. Si l'on veut bien réfléchir aux difficultés, aux longueurs, aux dangers mêmes des voyages à cette époque, on ne sait ce qu'on doit admirer davantage, du désir de savoir qui attire des milliers de jeunes gens aux travers d'embûches de toutes sortes ou de l'intelligence du maître dont la renommée s'étend sur l'Europe entière. On peut voir aujourd'hui encore au Père-Lachaise, seule trace matérielle d'un grand esprit, les tombes jumelles, peu authentiques cependant, de cet Abélard et d'Héloïse, qui furent les héros d'une passion dont l'histoire est restée célèbre.

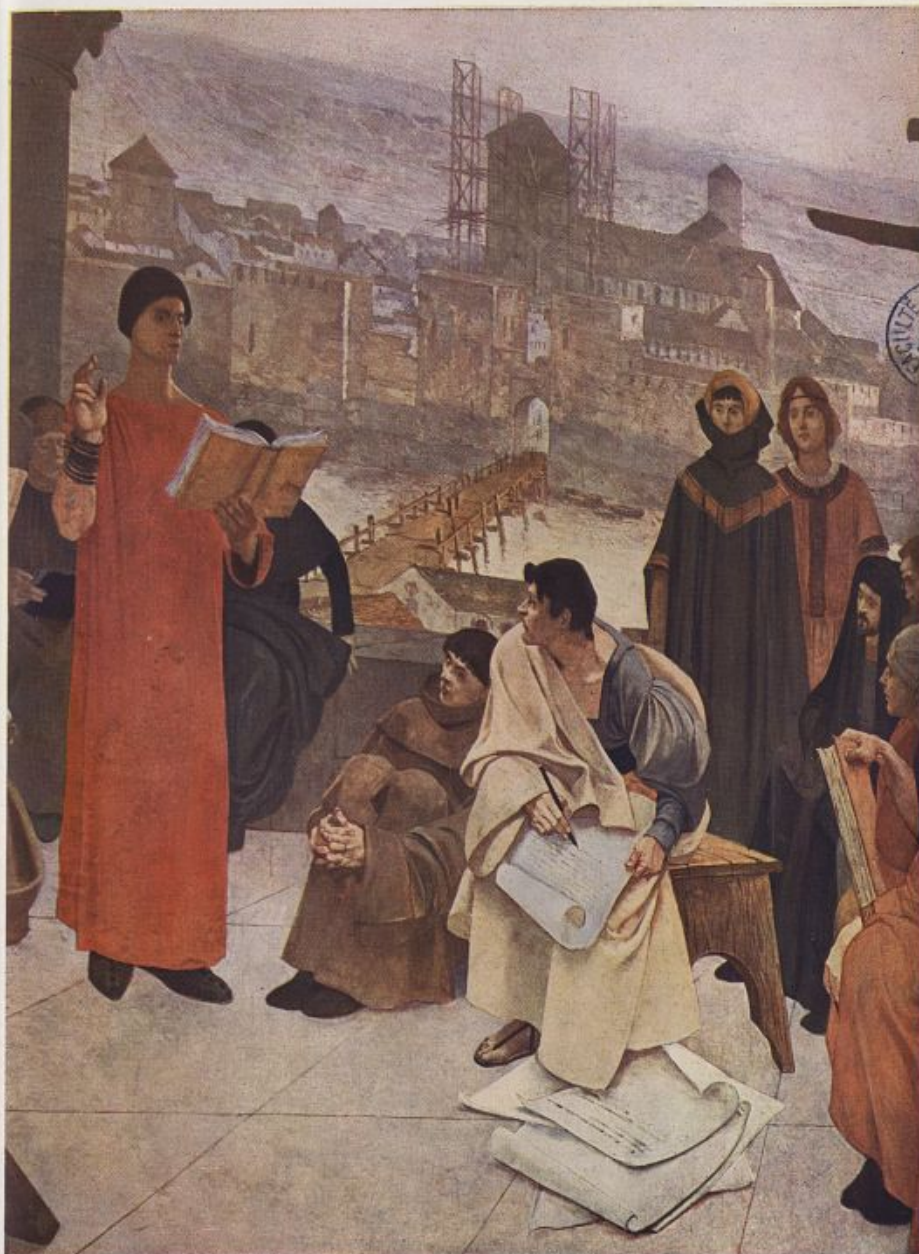
La première Université fondée en France est celle de Paris. Déjà grande dame, elle a deux illustres parrains : Philippe Auguste en 1200, puis le

La Carine Lefrançois, très énergique reconstituant.

la CARNINE
LEFRANCO
permet de lutter
efficacement contre
L'ANÉMIE

UNE CUILLERÉE A SOUPE AVANT CHAQUE REPAS.
STUDIO H.M. BOUTIN.

La Carnine Lefrancq plait aux malades.



Abélard et son Ecole sur la Montagne Sainte-Geneviève
par FLAMENG. — Sorbonne

CARNINE LEFRANCO, RECONSTITUANT ÉNERGIQUE
TOUTES AFFECTIONS DÉPENDANT D'UN AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME

— UNE À TROIS cuillerées à soupe par jour, au moment des repas —

elle agit toujours et très rapidement.



FRESQUE DE PUY DE CHAVANNES

Pape en 1231, lui accordent certains privilèges qui en font une institution autonome.

Les élèves, à cette époque, sont loin d'approcher la magnificence de leurs protecteurs, ils sont d'origine très diverses et en majorité fort pauvres. Hébergés et nourris gratuitement dans des Hôtels subventionnés par des particuliers, ils se groupent par affinités, par provinces ou par nations. Bientôt, on donne aussi, dans ces sortes d'auberges, des leçons, et, vers le milieu du XIII^e siècle, celles-ci deviennent des Maisons d'éducation ou Collèges.

Leurs installations sont misérables. On retrouve des traces de ce dénûment dans le nom de la rue du Fouarre actuelle, venant de *fenum* (paille) sur laquelle s'assoient les élèves pour suivre les cours de leurs maîtres. Mais l'époque est rude et nul ne remarque ces misères presque normales à ce moment, sauf quelques jeunes princes qui partagent cette vie. Mais bah ! la jeunesse n'est pas regardante et ne s'attriste pas pour si peu.

Le premier Collège est fondé en 1180 à l'Hôtel-Dieu par un habitant de Londres, mais le plus célèbre est établi pour les études théologiques par Robert de Sorbon et réservé exclusivement aux étudiants pauvres, au coin de la rue Coupe-Gueule. On en voit encore le tracé sur le sol de la cour du 17 de la rue de la Sorbonne, et ce n'est pas le souvenir le moins émouvant.

Robert de Sorbon est né à Sorbon, près de Rethel, ou Sorbonne comme on prononçait dans le pays. Chapelain et confesseur de Saint Louis,

celui-ci lui remet en 1271 la Charte de la Fondation du Collège qui devait porter son nom, ainsi que le montre notre reproduction d'une belle peinture de Flameng, qui orne le péristyle du grand escalier de la Sorbonne. Transformée, agrandie, mais longtemps au premier plan, cette institution devait subsister jusqu'à nous et former sans cesse des étudiants, capables d'ap-



PASCAL

profondir toujours davantage, les problèmes posés devant les hommes.

Tous les esprits curieux viennent recueillir en cet endroit, l'instruction la plus parfaite de l'époque. Pourtant, malgré Boccace (né à Paris), il est douteux que Dante, le premier des grands écrivains d'Italie, y soit jamais venu au début du XIV^e siècle et certain qu'il n'a jamais suivi les leçons du collaborateur de Sorbon, Sigier de Brabant, interrompues vers 1277. Dante pourtant, s'il ne vint pas à l'Université de Paris, fut aussi sensible à son rayonnement qu'il le fut à celui de l'Université de Bologne.

À la fin du XIII^e siècle, un divorce se produit : la Faculté de Médecine forme une Faculté distincte. Sans siège attitré, elle se fixe enfin en 1472, 13, rue de la Bûcherie, actuelle Maison des Étudiants, chère à bien des contemporains.

L'Université décerne le baccalauréat, la licence et le doctorat, elle est restée fidèle à ces dénominations.

Les élèves de la Sorbonne furent de célèbres théologiens. Le titre respecté de Docteur en Sorbonne, fut étendu aux élèves des Collèges voisins, tant il avait justifié de supériorité. Les décisions des Docteurs en Sorbonne jouissaient, en matière de foi, d'une autorité exceptionnelle. Aussi jouèrent-ils un rôle de premier plan dans toutes les affaires religieuses. Dans le Grand Schisme d'Occident, en particulier, durant cette période mouvementée qui s'étend de 1378 à 1429, où il y a plusieurs Papes, les uns à Rome les autres à Avignon, ils prennent parti avec le roi de France et ses alliés pour les Papes d'Avignon. Décision grosse de conséquence car, par l'ébranlement de l'autorité pontificale qu'elle constate, elle prépare la Réforme.

En 1469, Jean Heylin et Guillaume Fichet, Bibliothécaire et Recteur, installent, dans les caves de la Sorbonne, la première imprimerie française; l'invention aux por-



ROLLIN

La Carvine de France, régénérateur



LE GRAND AMPHITHÉÂTRE DE LA SORBONNE

tées incalculables, ne pouvait se développer dans un milieu mieux choisi.

Pendant trois siècles, du XIII^e au XV^e, l'Université vit une période de splendeur et de puissance qu'elle ne devait plus jamais égaler, imposant ses volontés jusqu'aux rois. Le Recteur de l'Université de Paris, est un des grands personnages du royaume, ayant même le pouvoir de juger dans toute la partie de Paris établie sur la rive gauche de la Seine, sur le versant de la montagne Sainte-Geneviève : c'était son royaume, le pays latin, du nom de la langue qu'on y parlait couramment. François Villon, mauvais garçon mais excellent poète, fut le chantre inspiré de cette population turbulente, brutale et érudite, ainsi que de ces lieux aux rues étroites, si mal famées la nuit.

L'Université a une importance considérable même dans le domaine de la politique et ne se fait pas faute de manifester souvent sa force. Elle se crée ainsi fort imprudemment des ennemis acharnés dans un domaine qui n'est pas le sien. Aussi à la fin de la Guerre de Cent Ans, Charles VII victorieux grâce à Jeanne d'Arc et mécontent de l'Université qui avait pris parti contre lui, avec les Bourguignons, abolit les privilèges accordés en 1200 : c'en est fait de sa force, elle tombe dans le droit commun. Ce premier coup est rude et ne pouvait être donné que par un Roi fort, profitant d'une puissance récemment conquise.

Le 1^{er} Février 1595, veille de la Fête de la Purification, le Recteur Galland, accompagné des Doyens des Facultés, va, selon la coutume, offrir un cierge à Henri IV. Le prince annonce alors à la députation son désir de réformer l'Université, en se réservant la surveillance de l'éducation de la jeunesse. C'est la première emprise de l'État, emprise qui devait se développer de plus en plus par la suite et une nouvelle atteinte à son indépendance pourtant bien affaiblie maintenant.

C'est que depuis déjà longtemps, on battait en brèche la méthode en faveur à l'Université, à l'École, dite méthode scolastique, qui formait des gens à l'esprit très subtil et habiles raisonneurs, mais qui entravait totalement tous progrès par le procédé du syllogisme. La preuve en est qu'à partir du XVI^e siècle, où l'influence de l'Université diminue, les découvertes commencent à révolutionner le monde.

L'Université a des ennemis redoutables dans ces grandes évolutions que sont la Renaissance, la Réforme, l'imprimerie. La fondation par François I^{er}, conseillé par Guillaume Budé, du Collège Royal qui devait devenir le Collège de France, consacre l'humanisme en 1530, étude du latin, du grec et de l'hébreu qui, amenant la Renaissance, devait préparer la transformation de l'enseignement.

Jusqu'ici, en effet, on apprenait sur des textes latins, traduction de textes arabes, eux-mêmes traduction de textes grecs, c'est ainsi qu'on étudiait par exemple, la science d'Aristote. En apprenant le grec et l'hébreu, on pouvait lire les écrits originaux, relever des erreurs, noier des oublis, qui enlevaient le caractère de certitude qu'ils avaient revêtus jusque-là, détruisaient dans l'esprit le sentiment d'infailibilité de la connaissance que l'on avait de la science. L'esprit critique apparaît par la discussion des textes retrouvés et étudiés.

Déjà Rabelais avec vigueur,

puis Montaigne, attaquent la routine de l'Université et son hostilité aux idées nouvelles. On n'accepte plus sans les discuter, les conclusions des auteurs anciens, d'autant mieux que l'on constate la différence de leurs conceptions. On commence à s'écarter de ceux qui, trop absorbés par leurs travaux, ne voient pas l'évolution considérable qui se fait dans les esprits.

La Renaissance amène aussi une génération d'écrivains qui créent la poésie et la prose française



LA SORBONNE - Tombeau du Cardinal de Richelieu dans l'Église de la Sorbonne

puissant du sang et de l'organisme.



Saint Louis remet à Robert de Sorbon la Charte de la Sorbonne
par FLAMENG. — Sorbonne

CARNINE LEFRANCQ

PRÉVIENT ET COMBAT
TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES

Anémie: la gaieté, les couleurs et les forces reviennent

Marot, du Bellay, Ronsart, Rabelais, Calvin, Montaigne. Ceux-ci eurent la notion que la langue française pourrait devenir, elle aussi, une langue célèbre. Le latin qui régnait à l'Université n'était plus alors la seule langue écrite. Aidée par l'imprimerie, la diffusion des idées devint énorme ; on était extrêmement avide de s'instruire ainsi que le prouve les 400 éditions de la Bible entre 1457 et 1517, et les cinq éditions en huit années, du vivant même de l'auteur, des *Essais* de Montaigne. Nous sommes là dans une de ces époques de fermentation qui transforment de temps à autre la face du monde.

L'Université catholique, en butte contre la Réforme, joue bien un grand rôle dans les affaires religieuses, mais elle en a tiré, conformément à ses penchants, une peur de la nouveauté et un amour exagéré de la tradition, qui devaient lui être fatal. Ses maîtres du moment ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes si on discute leur influence avec tant de succès.

Dès ce moment, elle perd sans cesse du terrain. En vain les Docteurs en Sorbonne luttent au XVI^e siècle contre les Jésuites, ils ne peuvent les empêcher de fonder leur premier Collège en 1564, le Collège de Clermont, aujourd'hui le lycée Louis-le-Grand, et de créer l'enseignement secondaire. Les Oratoriens, les Dominicains, ouvrent aussi des Écoles qui prennent bientôt un grand développement. Les sciences progressent, on cherche partout à découvrir la vérité. Puisque l'Université, par sa routine, veut ignorer ce qui se passe en Europe, on ne vient plus rien lui demander. On s'adresse ailleurs ou on cherche tout seul, en soi-même.

Au XVII^e siècle les Docteurs en Sorbonne livrent encore bataille et condamnent les Jansénistes. Peines perdues. Les idées neuves d'un indépendant comme Descartes, faisant intervenir la raison qui devait caractériser toute la période classique, les travaux d'un janséniste comme Pascal, contribuent à rejeter l'Université en dehors du mouvement scientifique d'où devaient sortir la science et la philosophie modernes.

Le cardinal de Richelieu fut l'un des plus habiles politiques de notre histoire. Ne soyons donc pas surpris de trouver son nom attaché aux pierres de ces bâtiments. Nommé Proviseur, il en ordonne la

reconstruction, et l'église actuelle de la Sorbonne, ainsi que le montre notre deuxième reproduction d'un autre tableau de Flameng, eut sa première pierre posée par le cardinal, le 1^{er} Mai 1635 en présence de l'architecte Lemercier. Ce monument présente un vif intérêt car il est très caractéristique de l'époque, d'inspiration italienne romano-grecque et surmonté du premier grand dôme construit en France. Richelieu y repose dans un très beau tombeau sculpté par Girardon. Violé en Frimaire 1793, le tombeau ne put protéger la tête du grand homme, emportée, dit-on, en Bretagne.

Minée de toutes parts l'Université n'a plus d'autorité et ne tient plus qu'une place minime dans l'histoire moderne. En pleine décadence, elle est supprimée en 1795 ; des particuliers sont même

logés dans le Collège. Celui-ci revient à sa destination en 1808, par décret de Napoléon I^{er} et bientôt, en 1821, il abrite l'Académie de Paris. Enfin l'Université est organisée sous sa forme actuelle et dans des bâtiments neufs en 1896.

Ainsi le présent s'empare du passé et le remplace inéluctablement. Heureusement l'histoire ne l'oublie pas, et le fait revivre pour ceux qui veulent bien feuilleter son livre d'Or.

Le monument que nous pouvons contempler, édifié par Nénot, abrite au

jour d'hui des maîtres dont l'esprit est ouvert à toutes les conquêtes de la pensée. Le choix de ses professeurs, ses installations modernes, ont permis à la Sorbonne de redevenir rapidement le foyer d'activité qu'il fut au Moyen-Âge. Son importance et sa renommée ont de nouveau franchi les frontières, et chaque année la cohorte des élèves se presse plus nombreuse, renforcée encore par des jeunes filles, elles aussi avides de savoir.

Maîtres, bibliothèques, laboratoires, sont aussi célèbres que le furent dans les siècles passés, la vieille Sorbonne et ses doctes savants. C'est un de ces lieux privilégiés comme l'Acropole d'Athènes, le Forum romain ou le Louvre à Paris. La Sorbonne est l'un des plus remarquables parmi ceux-ci : elle a vu nos aïeux balbutier les premiers en Europe, les éléments de notre actuelle connaissance du monde et, de nos jours encore, elle est témoin des plus magnifiques efforts.

CHANTECLAIR.



LA SORBONNE - COUR D'HONNEUR

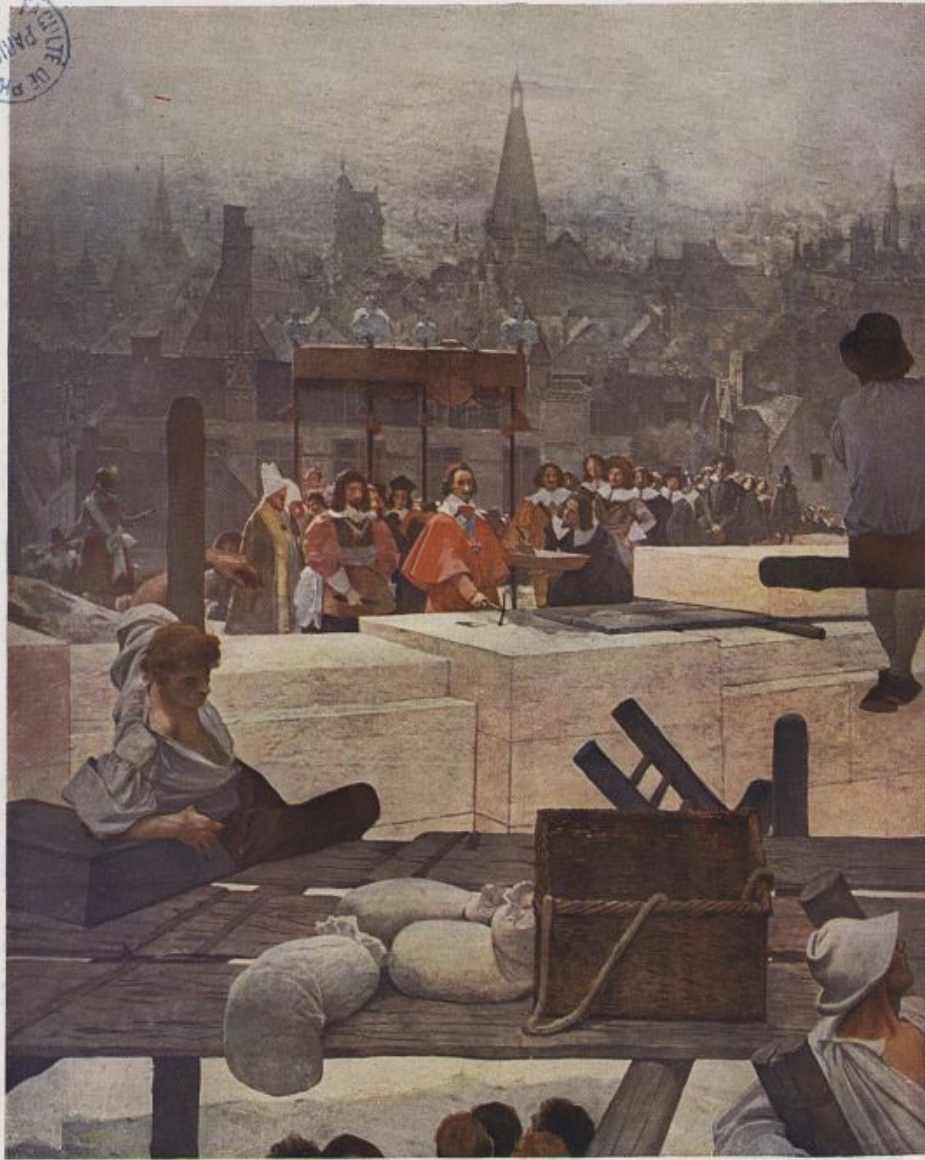
LA Carnine

*est le plus
remarquable tonique
de l'estomac et de l'intestin*

Lefrancq

*c'est aussi le meilleur
remède des dyspepsies
et des entérites rebelles*

après quelques flacons de Carnine Lefrancq.



Le Cardinal de Richelieu posant la première pierre de la Sorbonne
par FLAMENG. — Sorbonne

LA CARNINE LEFRANCQ EST LE RECONSTITUANT DE CHOIX
contenant tous les ferments vivants du tissu musculaire.
TRÈS RAPIDEMENT, ELLE RÉGÈNÈRE LE SANG
ET RENFORCE LES DÉFENSES NATURELLES DE L'ORGANISME

L'Imprimeur-Gérant : H. N. BOUTIN, 192-194, RUE SAINT-MARTIN, PARIS

1934. — PRINTED IN FRANCE

La Carnine Lefrancq donne des muscles.

P. 40327



L'arteclair

Revue Artistique & Littéraire

Revue Mensuelle
exclusivement réservée
au Corps Médical et
Pharmaceutique

RÉDACTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine) TÉL. COMBAT 01-34
Direction : **ÉTABLIS FUMOUCHE**
PARIS
R. C. SEINE 25.195

29^e ANNÉE

N° 299

MARS 1934



RAYMOND RECOULY

L'AMÉRIQUE PAUVRE



Ce livre est un des plus vivants écrits sur l'Amérique. Des anecdotes nombreuses en rendent la lecture très attrayante, l'auteur a étudié toutes les grandes questions de l'Amérique: les banques, la prohibition, les bouleversements de fortune, la crise, l'élection présidentielle, les ruines, la presse, la Nouvelle-Orléans, la Floride,

les dettes, les mœurs. Reçu par de hautes personnalités, dont le président Roosevelt, il a été mieux placé que quiconque pour parler de l'Amérique. Nos lecteurs apprécieront sans doute les courts extraits que nous publions ici; ceux-ci ne donnent qu'un faible aperçu du grand intérêt qui se dégage du livre de Raymond Recouly.

La BANQUEROUTE de la PROHIBITION

En aucun temps, dans aucun pays, il n'y eut de loi aussi copieusement violée que celle de la prohibition aux Etats-Unis.

La raison en est simple.

Quand une loi est, comme celle-ci, absurde, extravagante, quand elle a été imposée, ce qui est

le cas, à la majorité par une minorité, grâce à des méthodes, des procédés critiquables, et même immoraux, cette majorité, vexée, brimée, se sent non seulement le droit mais presque le devoir de s'insurger contre la violence qui lui est faite.

Je n'ai jamais tant bu d'alcool ou de vin que durant les quelques mois de mon dernier séjour en Amérique. Malgré toutes les promesses, les engagements que l'on peut se faire, il est difficile, sinon impossible de résister aux cocktails, servis matin et soir, aux liqueurs d'après-dîner, au whisky, plus ou moins additionné de soda.

A tous les grands dîners, à New-York, Boston, Chicago, dans le Middle-West et le Far-West, dans le Sud, partout, on sert des vins, particulièrement du champagne. Les bootleggers fournissent ces vins, ces alcools à qui les désire, et toutes les quantités qu'il désire.

Pour un grand nombre d'Américains, ce qu'il y a de plus important, de plus précieux dans un dîner, ce n'est pas le dîner lui-même, mais l'absorption des cocktails qui le précèdent. Le repas n'est que l'accessoire; les cocktails, voilà l'essentiel. Ce qui se mange compte beaucoup moins que ce qui se boit un peu avant. C'est absurde, mais c'est ainsi.

La **CARNINE LEFRANCO** a résolu le difficile problème
de la **SURALIMENTATION SANS DANGER**
base de la lutte anti-tuberculeuse
UNE CUILLERÉE A SOUPE AU DÉBUT DE CHAQUE REPAS

La Carnine Lefrancq abrége toute convalescence

Si, dans ces conditions, la nourriture est mauvaise et même détestable, comment s'en étonner? Dès les premières bouchées, les convives, les femmes surtout, se mettent à fumer d'innombrables cigarettes. Plusieurs cocktails avant, plusieurs cigarettes pendant, les mets, dès lors, n'ont plus aucune saveur; ils n'ont même, à vrai dire, aucune importance. Qu'ils soient bons, mauvais, personne ne s'en soucie.

« Dis-moi comment tu manges, et je te dirai qui tu es ».

Si on appliquait ce critérium à l'ensemble de l'Amérique, on porterait sur elle un jugement sévère et quelque peu injuste.

VOLERIES ET EXACTIONS

Un consul étranger, depuis de longues années à New-York, me raconte le fait suivant :

« Un grand fabricant de chapeaux, dont les expéditions dans tous les points des États-Unis représentent, chaque jour, des centaines de caisses, est étonné et furieux de voir une partie de ces caisses éventrées, leur contenu gâté ou volé. Il s'adresse à la police, aux compagnies de chemins de fer, aux assurances, engage, à ses frais, des détectives spéciaux, pour mettre un terme à ces déprédations qui risquent de le ruiner. Précautions inutiles. Un matin, arrive dans son bureau un gentleman de mise très correcte, de manières excellentes :

« — Je connais, dit-il, les graves abus dont vous avez à vous plaindre. Une organisation, dont je suis le chef, s'engage, si vous consentez à vous entendre avec elle, à les faire cesser immédiatement. Payez-nous cinq mille dollars par an, de la main à la main, et je vous donne l'assurance que vos caisses seront désormais respectées.

« L'industriel réfléchit deux minutes, il comprend, donne les cinq mille dollars. Dès le lendemain, en effet, tous ses envois arrivent intacts... »

Un étranger, durant son séjour à New-York, se

fait expédier de France trois cents exemplaires d'un livre qu'il désire distribuer dans diverses bibliothèques. Les caisses arrivent. Il envoie un domestique en prendre livraison. La douane refuse de les livrer, sous prétexte que le nombre des livres n'est pas exactement indiqué pour chaque caisse. Le domestique revient le lendemain avec une autorisation écrite du destinataire, permettant aux douaniers d'ouvrir les caisses, si c'est nécessaire. Nouveau refus, nouveau retard, et cela dure ainsi quelques jours, jusqu'à ce qu'un douanier fasse clairement comprendre qu'on n'obtiendra pas les caisses, à moins de s'adresser à une certaine agence dont il donne le nom. Celle-ci réclame 25 dollars, 625 francs, ce qui est abusif, puisque les livres ne paient aucun droit. Après plusieurs coups de téléphone, l'agence consent à réduire ce chiffre à 13 dollars. Excédé de ces retards, l'intéressé finit par accepter. Dès le lendemain, à la première heure, les livres lui sont apportés.



LE BOULEVERSEMENT DES FORTUNES

Mme P... est un type magnifique de beauté américaine. Elle vient de Californie, le pays des jolies femmes, où nulle part je n'en ai vu en aussi grand nombre.

Quand je l'ai connue, en France, il y a quatre ou cinq ans, elle avait une fortune de plusieurs millions de dollars, un hôtel à Paris, une villa à Cannes, un yacht, une paire d'Hispano-Suiza.

Ayant dîné avec elle, l'autre soir, je me suis, après le repas, assis près d'elle, dans un coin du salon :

— Vous savez, m'a-t-elle dit, avec un sourire qui découvrait ses belles dents, que je suis entièrement ruinée. *I am broke.*

Ces trois petits mots reviennent ici comme une antienne.

— Je travaille, ajoute-t-elle, à trente dollars par

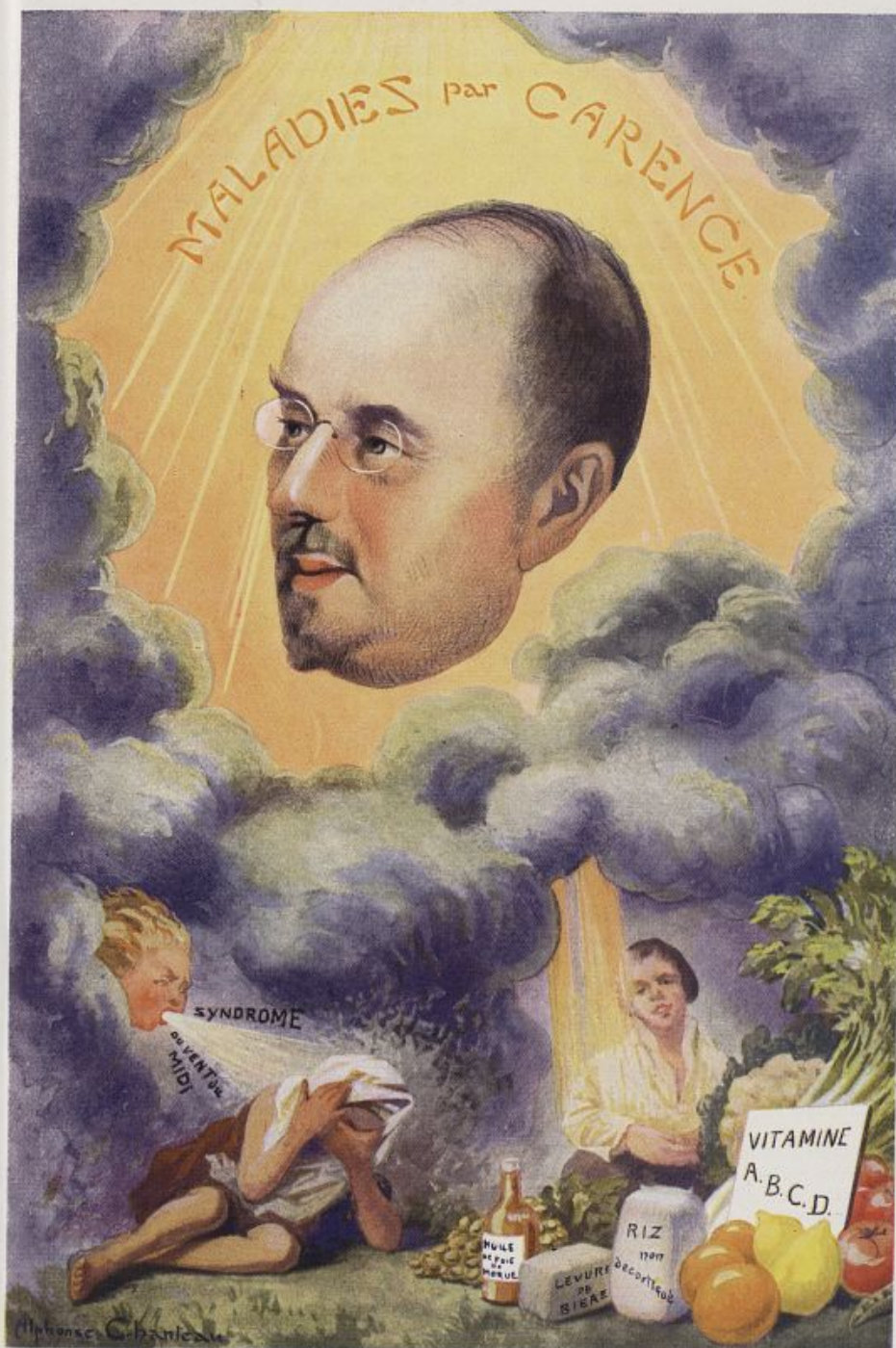


La Carnine Lefrancq

DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF

possède tous les avantages eupéptiques de la
viande crue sans aucun de ses inconvénients

Par sa richesse en vitamines, la Carnine



Le Professeur MOURIQUAND
de la Faculté de Médecine de Lyon

Lefrancq est l'aliment idéal des anorexiques.

semaine, dans la publicité d'un grand journal et, pour me faire quelques revenus supplémentaires, j'essaie de vendre à des gens du monde des automobiles Packard.

Etonné par cet aveu :

— Comment avez-vous pu perdre, lui dis-je, en aussi peu de temps, une fortune aussi énorme? Vous n'avez donc pas réussi à en sauver au moins quelques débris?

— J'avais une assez forte position à la hausse, répond-elle. Je n'ai pas voulu liquider à temps, persuadée que la crise serait de courte durée, que la reprise allait se produire rapidement. Ma tante, avec qui je vis et qui est aussi folle que moi, m'a encouragée dans cette attitude. Toute notre fortune y a passé.

Ce petit fait en dit long sur les origines psychologiques de la crise, sur les ravages de toutes sortes qu'elle opère dans toutes les classes de la société.

LA CIGALE ET LA FOURMI

Le président d'une des plus grandes affaires américaines, M. M..., tenait il y a quelques années, lors de mon dernier séjour à New-York, le train de maison le plus opulent et le plus fastueux. Il était le mécène de l'Opéra, des institutions artistiques et charitables; son nom revenait le plus souvent dans la chronique mondaine des grands journaux américains, infiniment plus développée que dans les nôtres. Au plus fort de son opulence, sa fille tombe amoureuse (*fell in love*) d'un compositeur de grand talent, juif, comme un grand nombre d'artistes et de littérateurs ici. Elle annonce à ses parents qu'elle s'est fiancée à lui secrètement et qu'elle est résolue à l'épouser. Fureur de la famille, indignée que la riche héritière d'un milliardaire commette la folie d'épouser un artiste, juif par surcroît, alors que les juifs, mêmes les plus riches, ne sont pas reçus dans la haute société.

Indépendante, entêtée, comme le sont les jeunes Américaines, l'héritière passe outre à l'opposition de ses parents. Elle annonce qu'elle épousera celui qu'elle aime, dùt-elle se brouiller avec les siens; et elle le fait comme elle dit.

Aujourd'hui, son père est presque entièrement

ruiné. Il a perdu la plus grosse part de son immense fortune. Il a dû vendre son hôtel à New-York, sa maison de campagne, ses collections; il se trouve ainsi avoir beaucoup moins d'argent que son gendre, auteur d'opérettes et de mélodies célèbres, qui lui rapportent de très gros revenus. Car un artiste, un littérateur, pour peu qu'il réussisse ici, gagne sensiblement plus qu'en France, touchant en dollars presque autant que nous en francs. Se verra-t-il obligé de secourir ses beaux-parents qui, naguère encore, n'avaient pour lui que du mépris? Ce serait une belle revanche et un amusant revirement de la fortune. La célèbre fable de La Fontaine se trouverait renversée : c'est la cigale qui entretiendrait la fourmi!...

LE RANCH DE HEARST

Dans ce paysage magnifique, sur cette côte étincelante, au milieu de ces palais, de ces pavillons, de ces jardins, de ces piscines, entouré de jeunes et ravissantes femmes, d'artistes, d'écrivains, affranchi de toute obligation mondaine, de tout préjugé, il mène librement une existence *absolument indépendante*, dont il a fixé lui-même le rythme et le déroulement.

Il ne se dérange pour voir personne, et la plupart se dérangent pour le venir voir. Cependant qu'une centaine d'invités accourus de tous les coins de l'Amérique et du monde, sans oublier Hollywood tout proche, jouent, montent à cheval, nagent, chantent et dansent, discutent, flirtent, font l'amour, le maître de maison dirige, de son logis aérien, ses innombrables journaux, par une armée de secrétaires, un réseau serré de fils télégraphiques, téléphoniques qui le relie jour et nuit avec chacune de ses rédactions. D'heure en heure les nouvelles très précises, très détaillées lui parviennent du monde entier. Dans tous les coins de sa propriété, sur les « courts » de tennis, les terrasses, des appareils téléphoniques, discrètement placés, lui permettent de donner ses ordres, où qu'il soit, de maintenir, d'assurer en permanence le contact.

Trois ou quatre fois par an, il convoque ici ses directeurs, ses principaux journalistes. Une de ces conférences venait justement d'avoir lieu, quand je suis arrivé.

RAYMOND RECOULY.



**CONVALESCENCES
DIFFICILES**



CARNINE LEFRANCO
réussit
toujours et très vite

La Carnine Lefrancq donne des muscles.

LA GRIPPE
*LAISSE SOUVENT DERRIÈRE ELLE
FAIBLESSE GÉNÉRALE
ET DÉPRESSION NERVEUSE*

LA CARNINE LEFRANCQ
EST ALORS
UN AGENT CURATIF DES PLUS PRÉCIEUX



LA FONTAINE SYMBOLIQUE
par Thierry Bours. — Musée de Lille

Quand tout autre traitement aura échoué, l

LE PROFESSEUR GEORGES MOURIQUAND

de la Faculté de Médecine de Lyon

Georges Mouriquand est né le 18 juin 1880, à Beaufort Saint-Gervanne (Drôme).

Externe des hôpitaux de Lyon en 1900, interne en 1902, chef de clinique médicale infantile en 1907, agrégé en 1910, médecin des hôpitaux de Lyon en 1912, il fut nommé en 1919 professeur de pathologie et de thérapeutique générales, et, en 1925, à la mort de son maître Edmond Weill, professeur de clinique médicale infantile et d'hygiène du jeune âge.

Ses travaux ont principalement porté sur la diététique, les maladies de l'alimentation et de la nutrition, la pathologie infantile.

Nous retiendrons, parmi ses nombreuses publications, au point de vue didactique :

Le Précis de Diététique et des maladies de la nutrition, chez Doin ; le *Précis de médecine infantile*, en collaboration avec Ed. Weill, chez Doin ; les articles *Diabète, Obésité, Goutte, Rhumatisme chronique, Maladies par carence* (in *Traité de pathologie médicale et de thérapeutique appliquée* du professeur Em. Sergent), l'article *Avitaminose* in P. M. C., divers articles dans le *Traité de médecine infantile* (sous presse); etc., etc.

Mais son œuvre vraiment personnelle réside dans l'étude des maladies par carence, poursuivie d'abord avec E. Weill depuis 1913, puis avec ses

collaborateurs. Il a particulièrement précisé l'aspect clinique et expérimental des diverses avitaminoses A. B. C. D.; montré leurs manifestations de "Pré-carence" et l'importance de la notion des dystrophies "inapparentes" et de leurs facteurs de révélation. Ces travaux de clinique expérimentale sont répandus dans plus de 300 notes ou mémoires.

En relation avec les dystrophies alimentaires, il a poursuivi des études de météoropathologie, il a en particulier différencié le syndrome du vent du midi et celui des "inadaptés urbains".

Ses études de clinique pure ont porté principalement sur la Séméiologie infantile ; il a en particulier décrit (avec Ed. Weill) le triangle de l'hépatisation pneumonique au-jour d'hui classique.

L'Hygiène infantile a, d'autre part, depuis longtemps, retenu son attention ; il est le président de l'œuvre Grancher (section de Lyon), président du Comité national de l'Enfance (section de Lyon) ; il vient d'être nommé pour 1934 président de la Conférence de l'Association Internationale de Pédiatrie préventive.

Auteur de rapports dans divers Congrès (Congrès de Médecine 1922 et 1930, Congrès de Pédiatrie 1926, 1930, 1934, etc.), il est, depuis 1911, secrétaire général de la Société Médicale des Hôpitaux de Lyon.



L'UTILISATION DES REQUINS

En Floride, une usine transforme en produits utiles les requins que capture une petite flotille de pêche à raison de 500 requins par jours. Des usines semblables seraient en construction à Madagascar et en Indochine.

Les peaux fournissent des cuirs pour les chaussures et les sacs.

La paroi de l'estomac et de l'intestin donne un cuir très souple qu'on transforme en gants.

Les ailerons constituent un aliment assez apprê-

cié et la chair de la région caudale est vendue sous le nom de thon blanc.

La viande de requin est salée, séchée, ou fumée et est achetée par la population des côtes, ou, réduite en poudre, est utilisée pour le bétail et la volaille.

Du foie, on retire une huile analogue, comme propriétés, à l'huile de foie de morue.

Les principes actifs du pancréas sont utilisés également en pharmacie.

Le plus énergique reconstituant

LA CARNINE LEFRANCO

est préparée avec de la viande de bœuf crue, choisie, dans une USINE MODÈLE où toutes les prescriptions de la science actuelle sont rigoureusement observées

la Carnine Lefrancq vous donnera satisfaction



TÊTE D'ENFANT
par FRAGONARD

LA CARNINE LEFRANCO

est le Remède héroïque des Anémies, de la Chlorose
du Lymphatisme et de toutes les Déchéances Physiques

L'Imprimeur-Gérant : H. M. BOUTIN, 192-194, RUE SAINT-MARTIN, PARIS

1934. — PRINTED IN FRANCE

*La Carnine Lefranco, très énergique reconstituant
une cuillère à soupe avant chaque repas*

P. 40327



L'Anteclair

Revue Artistique & Littéraire

Revue Mensuelle
exclusivement réservée
au Corps Médical et
Pharmaceutique

Adresser désormais la Correspondance concernant
la **CARNINE LEFRANCO**, le **BOVSTROL**, le
BOV'HÉPATIC, le **GRANSTIMUL**, à
USINE DE LA CARNINE LEFRANCO
32, Route de Metz - ROMAINVILLE (Seine)

29^e ANNÉE
N° 300
—+—
JUIN 1934



LES GOBELINS

Pour résumer l'histoire de la Tapisserie des Gobelins, il ne suffit pas de remonter à Louis XIV et à Colbert.

La volonté royale qui a présidé à la création de la première Manufacture de Tapisseries au quartier des Gobelins, est celle d'Henri IV, ce grand roi à la clairvoyance duquel ne pouvait échapper l'importance économique d'une telle industrie d'art.

En 1607, à son appel, deux maîtres flamands, Marc Coomans d'Anvers, et François de la Planche d'Audegarde viennent s'installer, et diriger des métiers de basse lisse, d'abord aux Tournelles, puis dans le Faubourg Saint-Marcel, à quelques pas de la Bièvre et des ateliers de teinture d'écarlate créés dès le xv^e siècle par la famille Gobelins. Subventions, lettre de noblesse, avantages de toutes sortes leur sont accordés par le Roi, jusqu'au droit de tenir brasserie et de vendre de la bière et le peintre Guyot est chargé de leur fournir les cartons de l'histoire de Gombaud et Macée.

En 1630, de la Planche et Coomans viennent s'installer complètement



Fragment de la tapisserie de St-Gervais et St-Protais

La Carnine Lefrancq abrège toute convalescence

à l'ancienne teinturerie des Gobelins, dans des bâtiments dont quelques-uns subsistent encore et font partie de l'actuelle Manufacture.

C'est là qu'est exécutée entre autres, sur les cartons de Rubens, la suite de l'Histoire de Constantin, puis celle de l'Histoire d'Artémise sur des modèles attribués à Antoine Caron.

Pendant ce temps, dans les ateliers que le Roi lui a concédés au Louvre, Dubourg réalise, sur les dessins de Simon VOUET, un des plus grands décorateurs du règne de Louis XIII, la suite de

l'Ancien Testament, dont « le Sacrifice d'Abraham » et « l'Enlèvement du Prophète Elie » sont les pièces les plus célèbres ; quelques années plus tard, le surintendant Fouquet fonde dans le village du Maincy, à côté de son château de Vauxle-Vicomte, une

fabrique de tapisserie qui compte 300 ouvriers, au moment de la disgrâce de Fouquet. C'est à cet instant que Colbert entreprend de regrouper, sous l'égide royale, tous ces efforts épars.

Il ne s'agit plus alors, comme sous Henri IV, de libérer la France du lourd tribut qu'elle payait alors aux tisseurs flamands et de créer une véritable industrie nationale d'art, mais de réaliser pour son seul usage un puissant instrument de la somptuosité et de l'orgueil du Souverain.

Lorsque, en 1667, Colbert, surintendant des finances fit signer à Louis XIV la chartre constitutive de la Manufacture Royale des Gobelins, ce seul acte aurait dû lui valoir la

reconnaissance éternelle du Monarque, car il ne servit jamais mieux la gloire du Roy Soleil.

Depuis cinq années, Colbert préparait cette grande entreprise, acquérait les emplacements, groupait les immeubles, construisait les ateliers et lorsque, après la chute de Fouquet, le peintre Lebrun, directeur des ateliers du Maincy, et tous ses collaborateurs passèrent au service du Roi, et que le génie créateur de ce grand artiste fut mis à la tête de la nouvelle Manufacture Royale, un élan extraordinaire porta les Gobelins au faite de

la célébrité, et fit de leur œuvre une des gloires les plus durables de l'Art français.

Absorbant alors les ateliers du Louvre, réunissant sous une même direction tous les meilleurs tapisseries des diverses provinces de France, en faisant encore venir de Flandre et d'Italie, les Gobelins

prennent un développement incroyable : d'après Voltaire, leur enclos contenait plus de 800 ouvriers dont 300 logés. La production en fut considérable : pendant les 23 années de la direction de Lebrun, plus de 500 pièces de tapisseries sortirent de la Manufacture, et parmi elles les ouvrages les plus considérables, les plus fameux et les plus parfaits qu'ait jamais produit l'art de la tapisserie.

L'Histoire du Roi, les Saisons, les Éléments, l'Histoire d'Alexandre, les Chasses de Méléagre, les Portières de Mars, demeurent encore des modèles d'une absolue perfection, et des décors d'une noblesse incomparable. Après Lebrun, l'œuvre de ses successeurs,



MANUFACTURE NATIONALE DES GOBELINS
(Entrée principale)

Phot. H. M. Boutin

La Carnine Lefrancq

est préparée avec de la Viande de Bœuf
choisie dans une USINE MODÈLE
ou toutes les prescriptions de la Science
actuelle sont rigoureusement observées



Par sa richesse en vitamines, la Carnine

pour ne pas l'avoir dépassé, n'en a pas moins continué à soutenir avec éclat la réputation qu'il avait su conquérir aux Gobelins.

« La Tenture des Indes », de Desportes, « Les Mois Grotesques » et les « Portières des Dieux », d'Audran, la « Suite de Don Quichotte », de Coypel, « L'Histoire d'Esther », de Debray, « Les Chasses de Louis XV », d'Oudry, « Les Scènes Mythologiques » ou « Les Suites Chinoises », de Boucher, rivalisèrent

avec les somptueux tapis de la Savonnerie de Chaillot, pour la décoration des Palais royaux.

Et jusqu'à la fin de la royauté, lorsque le Souverain voulait honorer quelques princes ou quelques monarques étrangers, nul présent ne semblait plus enviable, et nul honneur plus grand que le don d'une tenture des Gobelins.

Aujourd'hui encore, dans toutes les rési-



« L'Enlèvement du prophète Élie »

*La Carnine Lefrancoq est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les déchéances physiques*

Lefrancoq est l'aliment idéal des anorexiques.

dences princières ou royales, les tapisseries de notre grande Manufacture demeurent la gloire de leur décoration, et c'est avec respect et fierté qu'on les montre aux visiteurs, avec ce seul mot : « Ce sont des Gobelins » !

La Révolution elle-même n'arrêta pas la vie de la Manufacture : la Convention se borna à charger une Commission d'expurger les modèles de tout emblème de la tyrannie ou de toute allusion contraire aux principes sociaux et philosophiques du véritable civisme; elle commanda même aux Gobelins des tapisseries destinées à perpétuer la mémoire de Marat et de Lepelletier de Saint-Fargeau : commande dont la mort de Robespierre entraîna l'oubli.

Lorsque l'Empire sembla définitivement et fortement établi, Napoléon comprit, à son tour le rôle de notre vieille Maison, et le parti qu'il pouvait en tirer pour la propagande de sa gloire.

Il ordonna alors de reproduire en tapisserie les tableaux de David, de Gros, de Girodet, qui célébraient les hauts faits du Premier Consul, puis de l'Empereur et de

réaliser une « Histoire de Napoléon I^{er} », comme Louis XIV avait fait réaliser la « Suite de l'Histoire du Roy ».

Mais c'était en 1811; l'ordre arrivait trop tard : l'Empire s'effondra avant que les tapisseries fussent achevées aux Gobelins, et la Manufacture Impériale, redevenue Manufacture Royale, dut abandonner les glorieuses tapisseries inachevées, pour se consacrer à la réédition des cartons religieux du XVII^e siècle, à l'Histoire de Marie de Médicis, d'après Rubens, ou à des scènes

historiques de l'ancienne Monarchie.

Sous le Second Empire, un effort de création nouvelle fut réalisé par Paul Baudry et Diéterle, pour la décoration du Palais de l'Elysée; l'incendie d'une partie de la Manu-

facture par la Commune, en 1871, détruisit, hélas, près de cinquante tapisseries des collections du Musée, et avec elles presque toute l'œuvre conservée des XVIII^e et XIX^e siècles.

Depuis lors, sous les directions successives de MM. Gerspach, Guiffroy, Geffroy et Planes, les Gobelins n'ont cessé de faire appel à



LA COUR D'HONNEUR
au centre la Statue de Colbert

Phot. H. M. Boutin



UNE SALLE D'EXPOSITION

Phot. H. M. Boutin



La Carnine Lefranco providence

la collaboration des artistes les plus variés et les plus en renom : Galland, Olivier Mer-son, Maignan, Odilon Redon, Chéret, Jean Veber, Claude Monet, même, enfin plus près de nous : J.-E. Blanche, Jaulmes, Maurice Denis, fournirent aux Gobelins des cartons dont l'exécution montre l'admirable continuité des qualités techniques et de la valeur artistique de nos tapissiers.

Aujourd'hui d'autres artistes encore viennent d'être appelés à l'honneur de donner aux Gobelins des modèles, conçus spécialement en vue de leur exécution en tapisserie : des cartons d'André Mare, de J.-M. Sert, de Schmied,

de Dunand, de Flandrin, de Billotey, de Sue de Gernez, pour ne parler encore que de ceux-là, sont en cours d'exécution sur nos métiers, et ils montreront comment se conservent et

se transmettent, dans une évolution sage et harmonieuse, les grandes traditions de la plus noble de nos industries d'art.

La Manufacture des Gobelins, malgré les destructions de 1871, a néanmoins bien conservé son caractère ancien. La

plupart de ses bâtiments datent de Louis XIV, quelques-uns d'Henri IV, et c'est une singulière évocation du Grand Siècle que la visite de ses ateliers : les métiers de



LA GRANDE SALLE DES MÉTIERS



des candidats à la tuberculose.

haute lisse n'ont pas changé depuis Colbert, les magasins des laines et des soies ont conservé leur outillage du XVII^e siècle, comme aussi la teinture a gardé ses instruments de pesage, et même ses cuves de bois, où le serpentin a seulement remplacé le chauffage rudimentaire d'autrefois.

Une soixantaine d'artistes tapissiers travaillent derrière la trame des hautes lisses, dans le recueillement de ces ateliers silencieux à la porte desquels vient expirer le lointain tumulte de la vie moderne; la forte discipline de leurs traditions garde encore l'empreinte ineffaçable des règlements édictés



LE VOLEUR, d'après J.-M. SERT

La Carnine Lefrancq



DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF
possède tous les avantages eupeptiques de la
viande crue sans aucun de ses inconvénients

Quand tout autre traitement aura échoué,

par la sagesse de Colbert, et les œuvres réalisées dans ces murs continueront à honorer la France selon la volonté de ce grand bâtisseur de la Patrie.

mieux que dans la banalité sans âme d'une usine moderne. Jadis les Gobelins ne travaillaient que pour l'Etat français; aujourd'hui la Manufacture a obtenu son autonomie

financière: elle travaille donc librement, sous le contrôle d'un Conseil d'administration, et elle a le droit de vendre ses œuvres aux particuliers.

Chacun peut donc venir désormais aux Gobelins acquérir ou commander une tenture, et déjà plusieurs grands amateurs d'art, français, anglais ou américains, ont tenu à la gloire de posséder chez eux ce qui jadis était le privilège des rois et des princes: une tapisserie des Gobelins exécutée pour eux. Ces exemples seront suivis et la répu-



LE VOLEUR, d'après J.-M. SERT
En tissage dans les Ateliers de la Manufacture des Gobelins

Photo Studio PIAZ

Souvent des novateurs ont parlé de démolir ces vieux murs et de transformer les Gobelins en une Manufacture moderne... Dieu merci! leurs projets ont été arrêtés par le sentiment profond de respect qu'inspire tout un passé de gloire bien française.

Non? les vieux Gobelins doivent subsister, avec leurs traditions, leurs mœurs, pourrait-on dire; dans cette vieille Maison, où de père en fils, les générations d'artistes tapissiers se succèdent, habitent, car c'est un grand village où chacun a son logement, son jardin même de par la volonté du Roy Soleil, où ils vivent et meurent heureux et fiers de leur métier, qui a fait d'eux une sorte de noblesse artisanale; dans cette vieille maison dis-je, des chefs-d'œuvre nouveaux peuvent naître, plus et



UN ATELIER DE REPARATION

tation magistrale de notre Manufacture ne peut que grandir encore par la diffusion de ses œuvres, et leur accès dans les collections des amateurs vraiment dignes de ce nom.

FRANÇOIS CARNOT,

Directeur de la Manufacture Nationale des Gobelins.

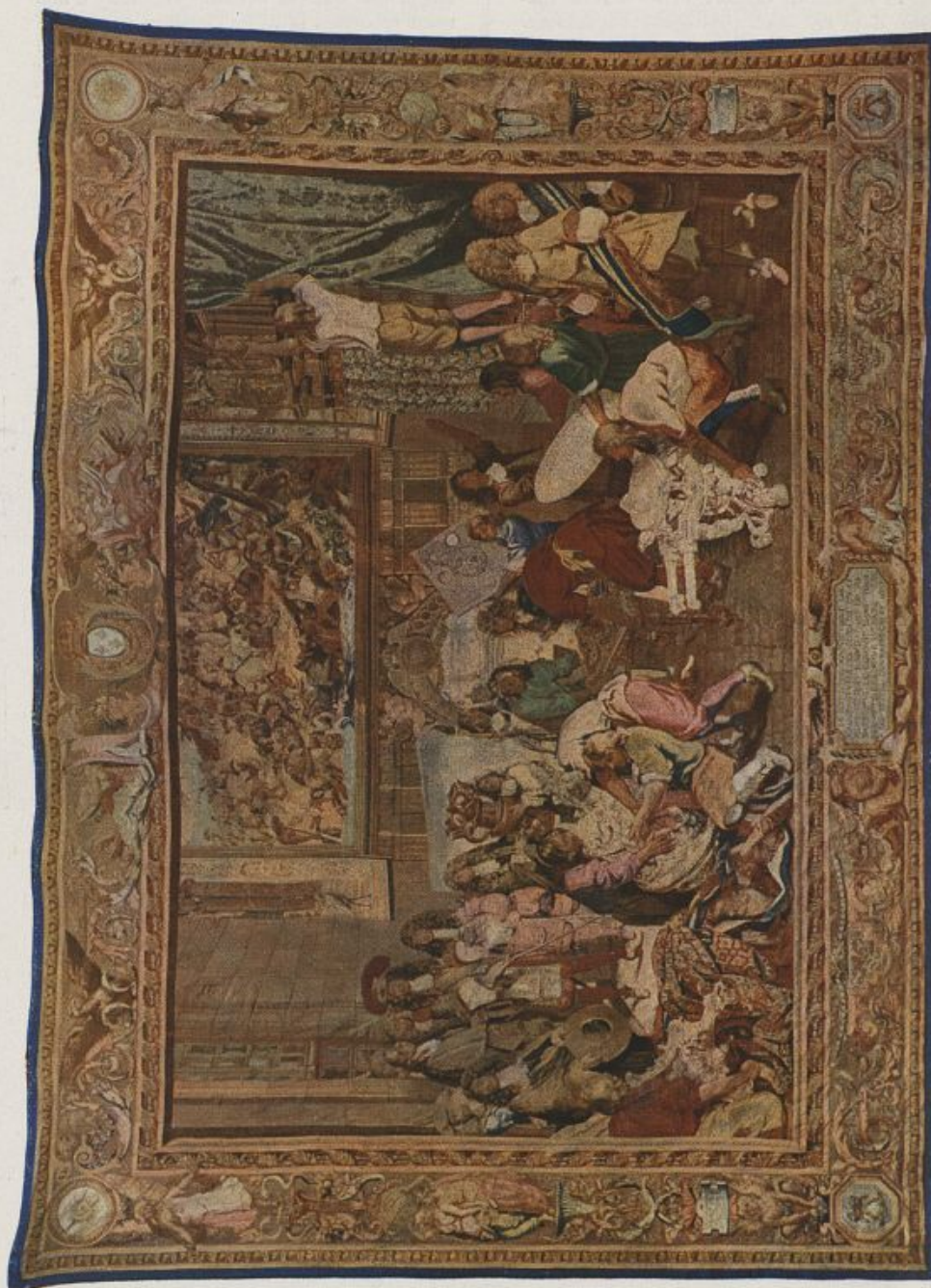
ANOREXIE



CARNINE LEFRANCO

ramène toujours l'appétit
dès le premier flacon

la Carnine Lefrancq vous donnera satisfaction.



Louis XIV visite la Manufacture des Gobelins

L'Imprimeur-Gérant : H. N. BOUTIN, 192-194, RUE SAINT-MARTIN, PARIS

1934. — PRINTED IN FRANCE

*La Cornine Lepaucq, très énergique reconstituant,
une cuillerée à soupe avant chaque repas.*

P. 40327



Lanterneclair

Revue Artistique & Littéraire

Revue Mensuelle
exclusivement réservée
au Corps Médical et
Pharmaceutique

Adresser désormais la Correspondance concernant
la **CARNINE LEFRANCO**, le **BOVSTROL**, le
BOV'HÉPATIC, le **GRANSTIMUL**, à
USINE DE LA CARNINE LEFRANCO
32, Route de Metz - **ROMAINVILLE** (Seine)

29^e ANNÉE
N° 301
JUILLET 1934



NOS ANCÊTRES CHEZ EUX

Extrait du Livre :
LES STYLES DE LIBONIS
Édité par LAURENS, 6, rue de Tournon, Paris

Le goût du luxe s'est établi à partir du règne des Valois, et n'a fait que s'accroître depuis. Si, dans certaines villes de province, les logements demeurent bon marché, puisqu'en 1677, on a une belle maison à Lyon pour 650 francs par an et puisqu'à Tours le loyer d'un appartement meublé de sept pièces de plain-pied ne coûte pas plus de 25 louis pour 6 mois non compris le chauffage, qui est de 5 louis; en revanche, déjà, on loue un hôtel à Beaucaire 12.000 francs pour quelques semaines. Il est vrai que c'est au temps de la foire.

Des hôtels somptueux surgissent de toutes parts à Paris. Le quartier du Marais, autrefois si peu engageant, avec ses masures branlantes, se couvre de palais magnifiques, dont l'hôtel Carnavalet et l'hôtel Lamoignon peuvent encore aujourd'hui donner une idée; on construit ces maisons monumentales de la place Royale (des Vosges), dont les appartements abritèrent tant de gloires diverses, depuis le cardinal de Richelieu jusqu'à Dangeau et au maréchal de Chaulnes.

Leveau bâtit au quai d'Anjou, pour le Président Lambert de Torigny, ce délicieux petit palais connu sous le nom d'hôtel Lambert; Hardouin Mansard s'édifie, en 1703, ce bel hôtel de la place Vendôme, où l'Etat-Major de la Place de Paris siégeait encore récemment, tandis que, sur cette même place, s'élèvent les hôtels de la Sonne, de la Fare, et aussi celui que Law habita au temps de sa splendeur, et qui passa ensuite à M. de Boulogne. Les Coislin, les Crillon abandonnent leurs vieilles demeures jugées

incommodes, pour venir habiter les immeubles qui ornent encore de nos jours la place de la Concorde (Louis XV). Les Beaufremont, les Nicolai, les Polignac s'installent rue d'Anjou-Saint-Honoré. Certains de ces hôtels valent plus de quatre millions. D'Aligre — l'homme le plus riche de France — trône rue Saint-Honoré.

L'hôtel Sully, bâti en 1624, rue Saint-Antoine, avait été payé un prix fou à Ducerceau par le premier propriétaire, Gallet, le joueur. En 1650, Aubert fait élever, rue de Thorigny, un palais que le peuple a tôt fait de surnommer l'hôtel Salé (parce que cet Aubert s'est enrichi dans la gabelle).

La frénésie de la pierre gagne toutes les classes. Si les Soyecourt et les Soubise, rue de l'Arcade, les Cambis, les Belleyme, rue Charlot, les Rohan, les La Tour du Pin, rue Vieille-du-Temple, les Luynes et les Monaco, rue Saint-Dominique, élèvent des habitations splendides, les Pinon, les Malesherbes, les Séguier, les Bordier tiennent à prouver que la noblesse de robe partage les goûts de la noblesse d'épée. Et les financiers ne pouvaient rester à l'écart de cette mode. Les Bernard, les Crozat, les Vivien jettent l'argent sans compter, pour éblouir à leur tour l'aristocratie.

La province suit le mouvement. A Beaucaire, l'hôtel des Brancas avait de si grands appartements que, lorsqu'on voulut les subdiviser, il en coûta 10.000 francs de cloisons. Toute une partie de la ville de Sault est logée de nos jours, dans ce qui fut l'hôtel d'Agoult.

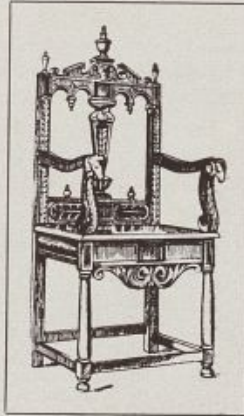
Les mobiliers sont à l'avenant. Chaises, fauteuils, bergères, tables, bureaux pour écrire, cabinets, lits et tentures, tout revêt un cachet de richesse. Il faut des bois tra-

La Carnine-Lefranco, très énergique reconstituant.

vaillés par des ouvriers d'art, des étoffes de soie qu'on fait venir de Lyon ou d'Italie et qui sont fort coûteuses.

Ces mobiliers, parfois très riches, mais peu confortables au Moyen Age, deviennent vite élégants et somptueux dès le xv^e siècle. Plus avancée que la France, l'Italie en est déjà à certains raffinements. De même que les rues de ses villes sont bien pavées, ses maisons s'ornent de tapis de prix, d'objets de toilette dont l'usage est encore ignoré chez nous, à cette époque. D'Italie aussi nous vient le goût des lits moelleux et élastiques. Les chevaliers et les gentes dames du Moyen Age aimaient les lits parés et imposants, mais ils ne craignaient point de coucher sur la dure, et si l'extérieur de ces lits présentait un aspect souvent presque trop architectural, les matelas ne brillaient guère par leur souplesse.

Le luxe des lits fut peut-être cependant celui qui pénétra le plus rapidement en France et qui s'y maintint le plus longtemps. Des inventaires du xv^e siècle nous montrent « des lits de bois garnis de blanc et dorés, garnis de satin avec broderie d'or et d'argent, et de satin broché fait à feuillages, dossier de même, avec trois rideaux de taffetas jaune et rouge, le soubassement de satin cramois, muni d'une coyte (couette), de coussins de plume, paillasses, matelas, et d'une couverture de drap avec sa contre-pointe de toile piquée ».



Fauteuil en bois sculpté xvi^e siècle
Musée du Louvre

Les tapisseries paraissent avoir été le luxe préféré de certaines époques et de certaines provinces. Aux Rochers, une vieille tapisserie est estimée 600 livres. « Et quant à celles de Flandre, elles sont d'un prix si élevé que Madame de Sévigné n'en ose acheter. »

Encore a-t-on perdu l'usage raffiné de remplacer en été, par des tentures de cuir, celles de tapisserie ou de laine réservées à l'hiver. Le cuir était en effet plus frais que la laine, plus résistant aux coups de soleil et ne redoutait ni les vers ni la poussière. « Cuir à estendre es chambres en temps desté », lit-on dans un inventaire des ducs de Bourgogne. Les tentures n'étant pas adhérentes aux lambris, mais simplement suspendues, leur remplacement était facile. Cette coutume fort saine ne se pratiquait pas seulement chez les grands : elle avait

pénétré chez les bourgeois aisés et prouve que, dès cette époque, le sens du confortable était assez répandu.

On en trouverait une preuve nouvelle dans la multiplicité et l'abondance des coussins. Depuis les croisades, l'habitude avait prévalu de s'entourer d'une foule de ces coussins que l'on plaçait un peu partout, sous les pieds, sur les sièges, les bancs, les coffres. On en employait quatre fois pour un seul fauteuil. Les appartements de Catherine de Médicis renfermaient plus de 500 carreaux, montés ou non.

Les fauteuils rigides et les tabourets de Versailles ne comportaient point ces adjutants moelleux. La mode des coussins disparue au xvii^e siècle ne reviendra que bien plus tard.

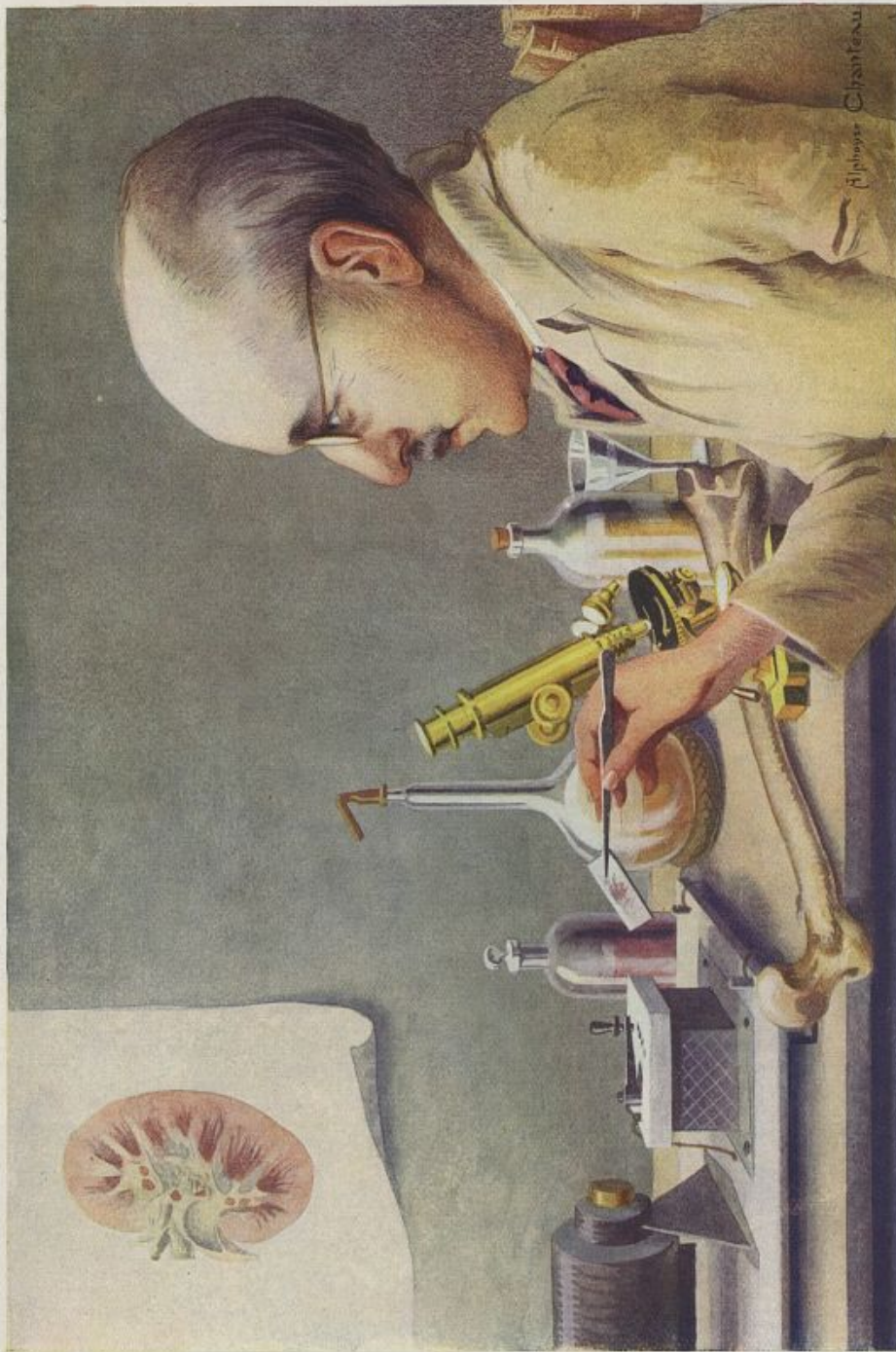
Les tapisseries font fureur en Provence. Henry du Laurens en donne une à sa femme, Catherine de Rhodes (1631), qui mesure 83 aunes et demie (167 mètres), « d'une bonne, belle et fine soye, couleur jaune doré, avec quatre rangs d'amaranthe et un filet de soye blanc, laquelle vaut 111 écus, 20 sols, à raison de 24 livres par canne ».

Le livre de raison des Sudre (1693) porte des tapisseries en cuir doré de Bergame et de Flandre. Chez les d'Antraigues, la pièce où coucha Jacques III d'Angleterre était décorée d'une tapisserie en damas de 840 livres. A l'hôtel Mesgrigny, à Aix, on compte une tapisserie de haute lisse, avec verdure et animaux en douze pièces, une autre de fleurs fond bleu, sept pièces en paysage de Bruxelles, sept figurant les prophètes, sept vieilles d'Oudenarde, onze de Bergame (1665).

Fantasque, la mode finit par tourner. Sous Louis XV, le blanc et l'or deviennent les couleurs des appartements de réception, et l'on proscriit les tapisseries. Aubusson, Beauvais, Auvergne et Flandre tombent en discrédit. On les déclare « enfumées » ; on n'y voit plus que des nids à poussière ; on les relègue dans les greniers, d'où nous les tirons aujourd'hui, loqueteuses, moisis, mangées au vers, mais plus chères que jamais !



La Carnine Lefranco, régénérateur



Le Professeur POLICARD
de la Faculté de Médecine de Lyon

puissant du sang et de l'organisme.

Il y a pour trois millions de meubles et d'objets d'art chez les Choiseul.

De tout temps d'ailleurs, on a aimé les bibelots, flacons, épinglettes, bourses, dragoirs, bonbonnières, miroirs. Au xv^e, au xvii^e siècles, les femmes et mêmes les hommes portaient volontiers sur eux, encombraient leurs demeures de ces riens fort coûteux, de ces inutilités parfois charmantes où la délicatesse d'un ivoirier, l'originalité d'un ciseleur, la fantaisie d'un brodeur, révèlent l'art d'une époque.

.....
Puis c'est la manie des montres. Madame de Bourbonne en a soixante-quatre : le marquis de Bouley, quatre-vingt-deux. Un bourgeois de Limoges en laisse plus de trente à sa mort.

Et les tabatières et les boîtes à pastilles, à mouches, les bonbonnières, dont quelques-unes valent mille louis et où se jouent l'art des miniaturistes, la fantaisie des ciseleurs !

.....
L'argenterie était plus commune au xiv^e et au xv^e siècles qu'elle ne le fut au xvii^e.

« En Bourgogne, dit un chroniqueur, il n'y avait, sous Philippe-le-Bon, si petite maison bourgeoise où l'on ne bût en vaisselle d'argent ». Madame de la Trémoille envoie en réparation une vieille vaisselle d'argent qui pèse 38 kilogrammes (1396). Un inventaire dressé en 1493 dénombre l'argenterie de Gilbert de Chabannes. Cette argenterie, qui pèse environ mille marcs, comprend des navettes aiguères, tasses, plats, chandeliers, écuelles pour la table, pots, brocs, coupes, corbeilles et barils. Il y a en outre, compris à part et estimés 2.500 livres, 2 bassines, 2 flacons, 16 plats, 14 écuelles, 6 tasses.

Dans un autre inventaire, de 1562, celui-là, on lit : « 2 bassins argentés faits en cuvette; une grande salière dorée, une grande aiguère d'argent à bords dorés, 8 chandeliers ».

Ceci peut suffire à démontrer que l'argenterie avait droit de cité dans les familles riches, bien avant Louis XIV.

En province, jusqu'au milieu du xvii^e siècle, peut-être faisait-on davantage usage de l'étain que de l'argenterie, pour le service de table. Les Meyran de Lagoy, ancienne famille de Provence, ont, en 1665, 15 grandes assiettes, 17 petites, 14 escuelles, une salière, le tout en étain. M. des Porcellets note dans son livre de raison :

« Le 4 juin, j'ai acheté quelques livres d'étain et fait refondre 55 livres..., le 14, j'ai fait refaire et marquer les plats et 2 douzaines d'assiettes, et rebattre tout mon étain. »

.....
La dureté des temps exige-t-elle que l'on envoie son orfèvrerie à la Monnaie, comme en 1689, ce n'est qu'en rechignant que l'on obéit au roi, de qui l'on dit « qu'il peut bien envoyer la sienne, parce qu'il est sûr d'en avoir de la nouvelle, quand il voudra ». Tout de même, on s'exécute : « Notre duchesse de Lude est au désespoir, écrit Madame de Sévigné; elle a envoyé son argenterie; Madame de Chaulnes, jusqu'à ses tables et guéridons; M. de Lavardin, sa vaisselle qui vient de Rome ». Les Luynes en donnent pour 300.000 livres; les Lamoignon pour 150.000 livres. Malgré cette « saignée », il y a encore assez de vaisselle plate en France, pour que, sur un appel de Louis XV, il en soit de nouveau porté pour plusieurs millions à la Monnaie, en 1759.



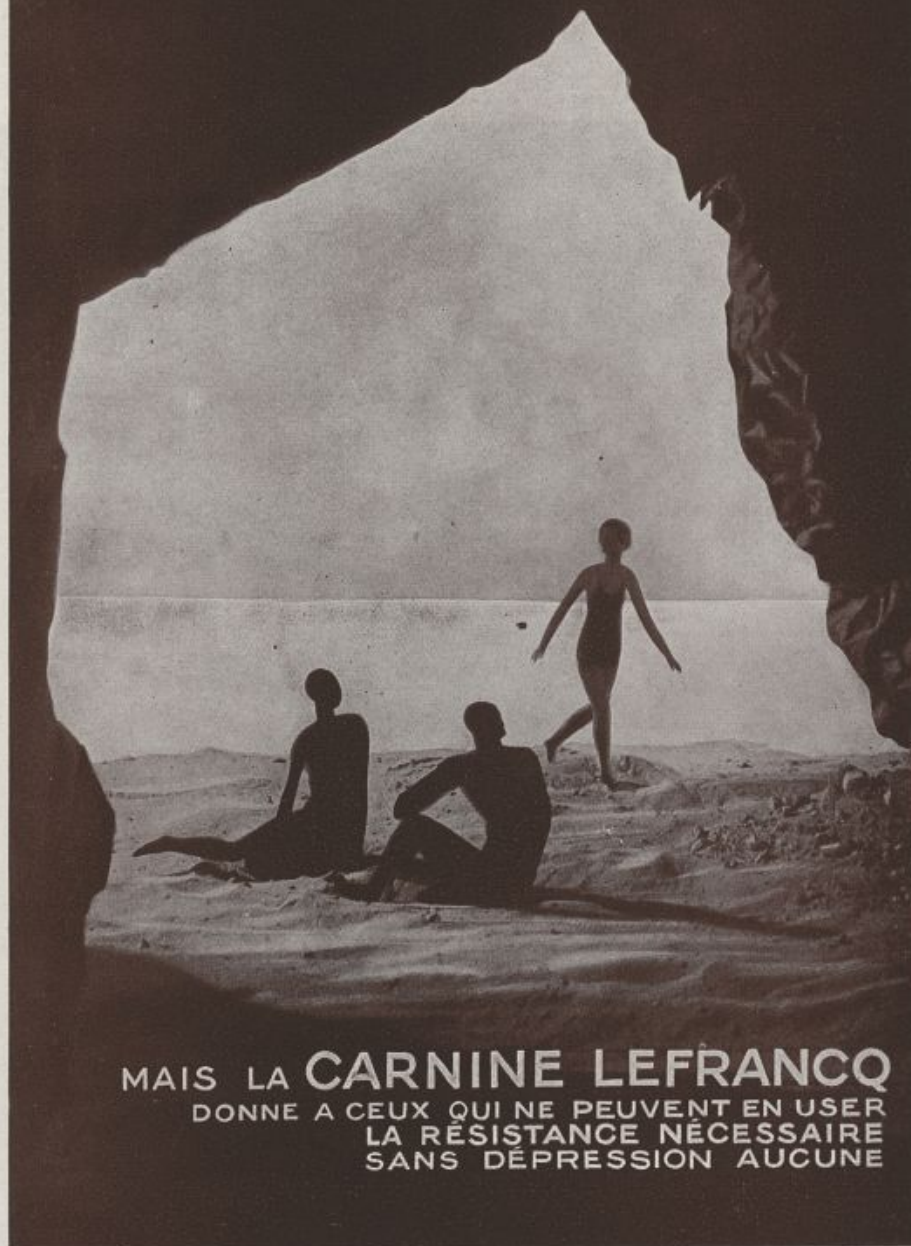
Table style Renaissance Ecole de Lyon
xvi^e siècle



Maison des Drapiers
Jardin de l'Hôtel Carnavalet à Paris

Anémie: la gaieté, les couleurs et les forces reviennent

PENDANT LES GRANDES CHALEURS
LES BAINS DE MER SONT BIENFAISANTS



MAIS LA **CARNINE LEFRANCO**
DONNE A CEUX QUI NE PEUVENT EN USER
LA RÉSISTANCE NÉCESSAIRE
SANS DÉPRESSION AUCUNE

après quelques flacons de Carnine Lefranco.

MAXIMES

L'indulgence qu'on a pour les autres ne concerne jamais que les fautes auxquelles on se sent soi-même exposé.

Les paresseux se persuadent aisément, quand ils ne font rien que leur esprit travaille en secret.

La plupart des gens parlent, non pour exprimer leurs idées, mais pour en avoir.

Il y a certains êtres dont nous attendons qu'ils soient morts pour comprendre qu'ils nous aimaient.

Ce sont les êtres à qui la vie a été la plus facile qui exigent toujours des autres les plus grands efforts.

Il est des heures où l'on souffre de ne pas voir sur les visages, la même beauté que dans les cieux.

MARSEILLE - PALAIS DES BEAUX-ARTS



LA FAMILLE DE LA VIERGE
par LE PERUGIN

La Carmine Lefrancq plait aux malades.

LE PROFESSEUR POLICARD
de la Faculté de Médecine de Lyon

Albert Policard, né à Paris le 15 janvier 1881, commença ses études de sciences naturelles à la Sorbonne avec le professeur Giard, et à la Faculté de Médecine où il fut le condisciple des futurs professeurs Mathieu, Baudoin, Tournade, Stodel.

Il termina ses études à la Faculté de Médecine de Lyon, comme élève de l'Ecole du Service de Santé et préparateur du professeur Renaut.

Docteur en 1903, il est attaché de nouveau au Laboratoire d'Histologie de ses maîtres J. Renaut et Cl. Regaud, et au Laboratoire de Physiologie, avec les professeurs J.-P. Morat et M. Dogon. Docteur es-sciences naturelles (Paris 1912), il est successivement préparateur d'Histologie, chef de laboratoire du professeur E. Weill, chef des travaux de Physiologie. En 1913, il devient agrégé d'Histologie et succède comme chef des travaux d'histologie au professeur Cl. Regaud, devenu Directeur de l'Institut du Radium à Paris.

Il est appelé en 1913 à la succession du professeur J. Renaut, pour la chaire d'Histologie de la Faculté de Médecine de Lyon.

Ses travaux ont toujours été orientés vers la conception physiologique de l'histologie.

Parmi ses principales recherches, on peut citer ses travaux sur le *Tube urinaire et l'histophysiologie rénale* commencées en 1902 avec Cl. REGAUD ; sur la *physiologie normale et pathologique du tissu osseux et sur les mécanismes de la réparation des fractures*, en collaboration avec RENÉ LERICHE ; sur la *Biologie des plaies de guerre*, dont, au cours de la guerre, il a pu étu-



dier, avec PHELIP et B. DESPLAS les tout premiers stades, et les mécanismes essentiels de réparation ; sur les *mécanismes pathologiques de la Syphilis congénitale osseuse et du Rachitisme*, avec MAURICE PEHU.

Depuis longtemps, le docteur Policard s'est attaché à des recherches d'histophysiologie et d'histochimie. Il a créé une méthode nouvelle d'étude histodermique des substances minérales dans les cellules et les tissus, la *micro-incinération*, et, avec MOREL, une application à l'histologie de la spectrographie d'émission, qu'il a utilisée pour l'étude de la silicose pulmonaire, du mécanisme de la chrysothérapie, du rôle du cuivre dans la pathologie hépatique, etc.

Le docteur Policard a publié une *Évolution de la plaie de guerre* (Masson, 1918) ; un *Precis d'Histologie physiologique* (Doin, 1922) dont la troisième édition vient de paraître, et, avec RENÉ LERICHE, deux livres de physiologie générale chirurgicale. *Les Problèmes de la physiologie normale et pathologique de l'os* (Masson, 1926) et une *Physiologie pathologique chirurgicale* (Masson, 1930).

Il a créé en 1926 le *Bulletin d'Histologie appliquée*, périodique mensuel consacré à l'histophysiologie normale et pathologique.

Il est lauréat de l'Institut, correspondant national de l'Académie de Médecine, membre associé de la Société de Biologie, Médecin-Colonel de la Réserve, Officier de la Légion d'Honneur avec Croix de Guerre (1918).

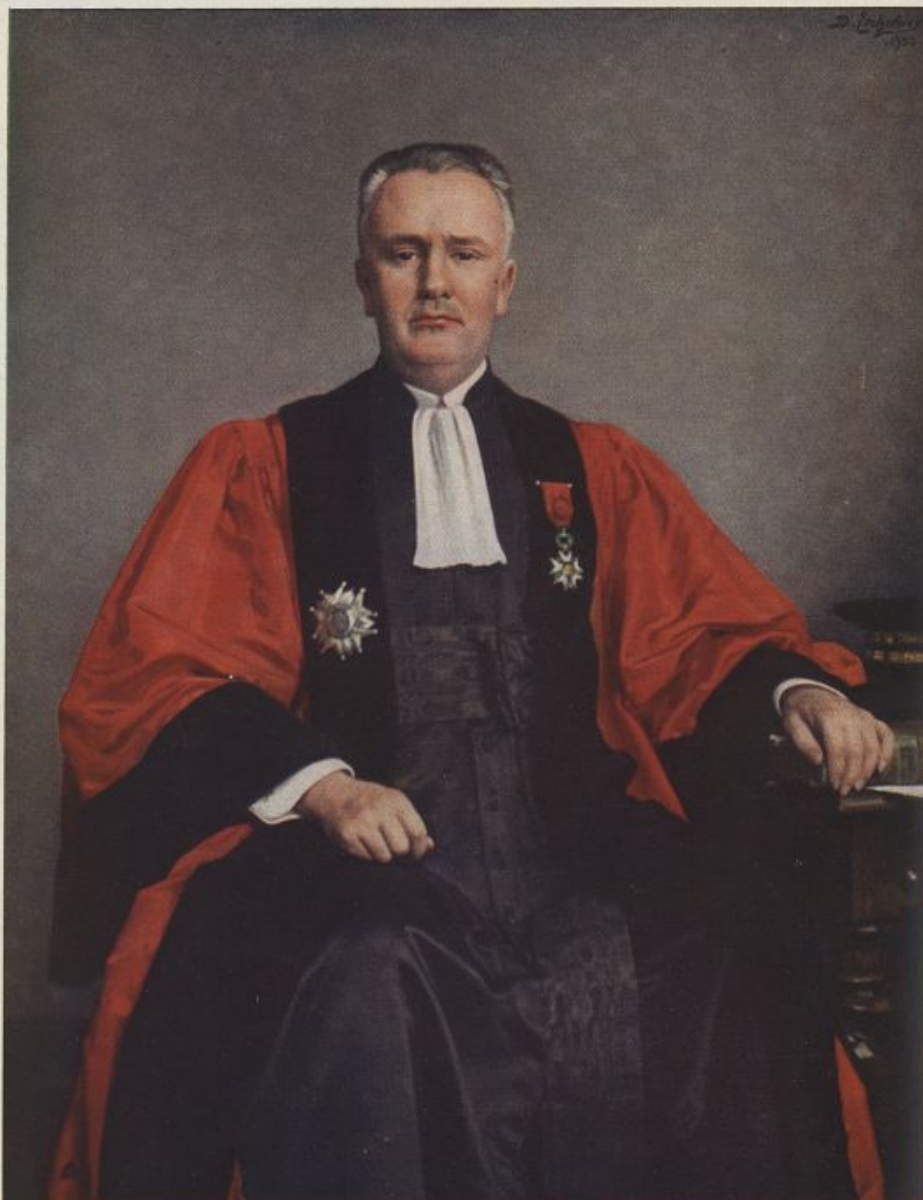
LA CARNINE LEFRANCO

NE FATIGUE NI L'ESTOMAC, NI L'INTESTIN. COMME LE FAIT LA VIANDE CRUE, ET SON ACTION EST PLUS ÉNERGIQUE PUISQUE,

"DANS LA VIANDE CRUE L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE, ACTIF, THÉRAPEUTIQUE, C'EST LE JUS."

DOCTEUR J. HÉROUET,
112, Boulevard de la Gare, Paris

Il agit toujours et très rapidement.



Paris-Salon de 1931

Portrait de M. ALBERT BUISSON

par D. ETCHEVERRY, Ecole française



L'Imprimeur-Gérant : H. M. BOUTIN, 192-194, RUE SAINT-MARTIN, PARIS

1931. — PRINTED IN FRANCE

La Carnine Lefrancq donne des muscles.

P. 40327



L'ANTEECLAIR

Revue Artistique
& Littéraire



Revue Mensuelle
exclusivement réservée
au Corps Médical et
Pharmaceutique
R. C. Seine : 25.194

RÉDACTION ET DIRECTION
**LABORATOIRES DE LA
CARNINE LEFRANCQ**
ROMAINVILLE - SEINE
Téléph. : COMBAT 01-34

N° 302

NOVEMBRE 1934

JACQUES CARTIER

A LA RECHERCHE DU PARADIS TERRESTRE

Quand, au VI^e siècle après Jésus-Christ, saint Malo, saint Brandan et leurs seize compagnons bénédictins étaient partis, par la mer Ténébreuse que nous appelons aujourd'hui Atlantique, à la recherche de la terre promise des saints, ils savaient bien où ils allaient, mais ils ignoraient les obstacles qu'ils allaient rencontrer en route.

Et ils tombèrent d'abord sur l'île d'Enfer, ornée d'une montagne dont le sommet fumait avec une grande puanteur et où ils trouvèrent un homme assis sur une pierre et qui leur dit :

— Je suis li très malheureux Judas, li très mauvais marchand.

Puis vint l'île Délicieuse, où un ermite les bénit. Et alors apparut le Paradis, l'île de « la Promission des Saints », toute scintillante de diamants, toute retentissante du chant des cantiques, où ils se préparaient à aborder

quand un ange leur défendit d'aller plus loin et les renvoya dans leur patrie.

Depuis nul n'avait plus eu leur chance, mais les Malouins avaient gardé le secret de la route menant au Paradis, que leur avait légué leur saint, et tous les marins d'Angleterre et de Portugal enrageaient de ne le point connaître.

Les vieux capitaines au long cours qui ne naviguaient plus enseignèrent en sa jeunesse le secret au petit Jacques Cartier. Il les écoutait avidement et il savait par cœur l'histoire du périple de Saint-Malo. Avec l'île d'Enfer et l'île Délicieuse, il connaissait aussi l'île des Sept-Cités où l'on trouve l'argent dans le sable. Il savait enfin que le Paradis était en la terre de Catay, qui est le pays du grand Khan.

Quand il eut un peu navigué aux colonies portugaises d'Afrique et



JACQUES CARTIER

LA CARNINE LEFRANCQ N'A PAS DE SIMILAIRES

parce que, SEULE, elle n'emploie que du Suc Musculaire CONCENTRÉ
— c'est-à-dire privé de la majeure partie de l'eau qu'il renferme naturellement —
ELLE NE CONTIENT NI SANG, NI ALBUMINE AJOUTÉE

C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ

d'Amérique, quand il s'avéra qu'en bon Malouin il serait marin, les vieux continuèrent de l'enseigner. Il apprit alors que, grand il cinglerait vers Terre-Neuve, il croiserait l'île Saint-Elme d'où émanent d'étranges feux follets, qui font agenouiller les équipages au cri de : *Sanctus ! Sanctus ! Sanctus !*

Bref, il était paré pour son voyage à travers les îles mystérieuses quand Giovanni Verrazano ayant renoncé à trouver la route maritime directe entre l'Europe et l'Asie, François I^{er} le chargea de prendre à son tour le chemin des terres neuves pour y « découvrir certaines « îles et pays où l'on « dit qu'il doit se « trouver grant quantité d'or ».

C'est en avril 1534 — il y a quatre siècles — qu'il appareilla. La preuve que les Malouins connaissaient bien la route, c'est que sa traversée ne dura que vingt jours. Vingt jours au bout desquels il arriva sur une île couverte d'oiseaux grands comme des oies, « noirs et blancs, le bec comme un corbin, avec de petites aîsles comme la moitié des mains ».

Quittée l'île des Pingouins, il fit voile à travers les glaces sur une terre d'aspect tellement désolé, si couverte de rochers « mal rabotés », sans une seule « charretée de terre », qu'il n'eut pas l'ombre d'une hésitation : le Paradis ne devait pas être loin. Car, en cette terre, que l'on appelle aujourd'hui le Labrador, il reconnaissait à n'en pouvoir douter « la Terre que Dieu donna à Caïn ».

Alors, il mit cap au Sud et arriva dans un jardin délicieux composé de « beaux arbres, prairies, champs « de blé sauvage et de pois en fleurs, aussi épais « qu'en Bretagne, avec force groseilliers, fraisiers et « roses de Provins, persil et autres bonnes herbes « de grant odeur ».

C'était bien le Paradis cette fois, c'était le golfe de Saint-Laurent, que Jacques Cartier explora soigneusement. Il en baptisa aussitôt les îles, les caps et les baies.

Alors apparurent les premiers Indiens. C'étaient des Micmacs. Pour des sauvages, ils ne l'étaient guère. Ils étaient même des plus familiers avec les

navigateurs blancs : « Ils nous frottaient les bras avec leurs mains, dit Jacques Cartier, et puis levaient les mains jointes au ciel, en faisant plusieurs signes de joie ».

Jacques Cartier acheva de conquérir leurs cœurs en distribuant à leurs femmes des clochettes d'étain qu'immédiatement elles s'attachèrent aux oreilles.

Alors, en présence des Micmacs enthousiasmés, le 24 juillet 1534, il prit possession de la terre qu'il venait de découvrir au nom de son souverain ; il planta pour ce une croix de trente pieds de haut,

avec un écusson en bosse, où le charpentier détacha à la grosse trois fleurs de lys, et un écriteau de bois où un de ses gabiers grava à la pointe du couteau : *Vive le roy de France !*

Il n'y avait plus qu'à revenir en France raconter cette merveilleuse aventure.

Afin que nul n'en doutât, Jacques Cartier parvint à embarquer avec lui deux jeunes Indiens en promettant à leur famille de les ramener dans douze lunes, et le 5 septembre 1534, il jeta l'ancre à Saint-Malo, sans se douter qu'il venait de découvrir le Canada.

Il ne devait l'apprendre qu'à son second voyage qu'il entreprit dès après l'hiver. Cette fois, il emmenait trois navires, *La Grande Hermine*, *La Petite Hermine* et *L'Emérillon*.

La traversée fut mouvementée. Quelque soin qu'il eût pris d'attendre la Saint-Yves pour l'appareillage, le temps se tourna, au départ même de Saint-Malo, en « ire et tourmente », et la traversée fut pénible.

En septembre 1535, ayant repris contact avec les Indiens, Jacques Cartier entreprit de pousser plus loin ses découvertes. C'est alors qu'elles le conduisirent à la capitale de « la prouvyne de Canada », Stadaconé, que nous nommons Québec, qui se trouve « vaît en terre bien fructiférante ».

C'était de plus en plus le Paradis terrestre. Mais si bien qu'il s'y trouvât, Cartier voulait aller plus loin ; ses Indiens, on ne sait trop pourquoi, s'étaient mis en tête de l'en empêcher.

Ils firent intervenir leurs sorciers, vêtus de peaux



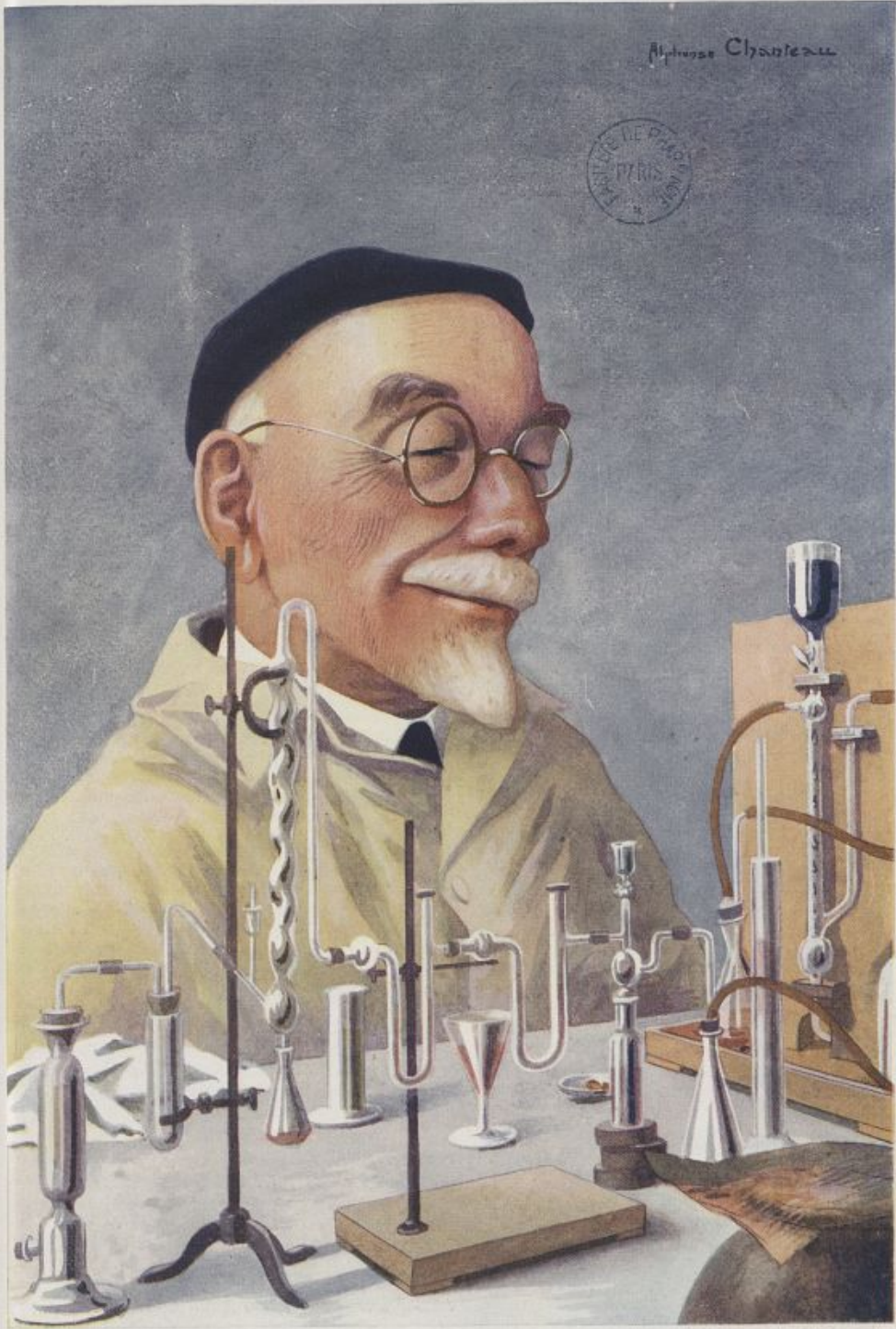
UN TABLEAU DE L'ÉPOQUE OU L'ON LIT : Photo Nyl
« Jacques Cartier est reçu par les sauvages... »



Le plus énergique reconstituant

LA CARNINE LEFRANÇO

est préparée avec de la viande
de bœuf crue, choisie, dans une
USINE MODÈLE où toutes les prescriptions de la
science actuelle sont rigoureusement observées



Le Professeur DESGREZ
de la Faculté de Médecine de Paris

de chiens et le visage peint en noir, et ceux-ci invoquèrent l'opposition du dieu Cudouagny.

Mais le Malouin eut des paroles désobligeantes pour le dieu Cudouagny, qui finit par se désintéresser de son sort.

En remontant les rivières, il arriva à la ville de Hochelaga, au pied d'une montagne qu'il baptisa Montréal, c'est-à-dire Mont-Royal, et où les sauvages l'accueillirent avec des transports, « menant une joye merveilleuse ». Puis il revint à Stadaconé où, en son honneur, on but à longs traits le breuvage des grandes fêtes, qui était l'huile de veau marin ; les femmes qui l'offraient aux matelots étaient vêtues de peaux de cerfs laissant à découvert « un bras et une mamelle, tout ainsi qu'une écharpe de pèlerins ».

Pendant l'hivernage, Jacques Cartier connut pour la première fois la pipe. Il avait remarqué l'estime en laquelle les sauvages semblaient tenir certaine herbe sèche qu'ils portaient à leur col en une petite peau de bête, et il avait bien observé l'usage qu'ils en faisaient :

— « Ils la mettent, dit-il, en l'un des bouts d'un cornet, puis mettent un charbon dessus et sucent par l'autre bout, tant qu'ils s'emplissent le corps de fumée, tellement qu'elle leur sort par la bouche et par les nazilles comme par un tuyau de cheminée ».

Personnellement, sa première expérience lui laissa un assez désagréable souvenir ; il lui semblait, avoue-t-il, avoir dans la bouche de la « poudre de poivre ».

Mais ce désagrément n'était rien à côté de ceux qui l'attendaient pendant le terrible hivernage de 1535-1536. D'abord les choses se gâtèrent avec les Indiens à tel point qu'on put craindre une bataille ; puis les équipages de Jacques Cartier furent décimés par une épidémie de scorbut.

Aussi le retour à Saint-Malo fut bien accueilli de tout le monde. Le 16 juillet 1536, Jacques Cartier y revenait, « priant le Créateur nous donner sa grâce et paradis à la fin ». Il croyait bien

demeurer tranquille et était persuadé que ce Canada qu'il avait découvert formait l'extrémité orientale de l'Asie.

Il occupa ses loisirs à rédiger un dictionnaire français-huron, où il consigna la traduction des phrases les plus utiles à ses compatriotes, telles que : « Donnez-moi à déjeuner », « Venez parler à moy », ou « La fumée me fait mal les yeux ».

Puis, en 1541, il fut appelé à embarquer à nouveau. François I^{er} avait décidé en effet d'envoyer une grande expédition dans la « prouvyne de Canada » et d'y installer à demeure des sujets à lui. Jacques Cartier, comme l'a fort bien montré M. de la Roncière dans son excellente biographie, est donc à l'origine de la première entreprise de colonisation française (1).

Il devait avoir, et c'était assez naturel, le titre de capitaine-général de la flotte du Canada. Mais des intrigues de cour le firent remplacer en cette fonction par M. de Roberval.

Jacques Cartier, impatient, devança celui-ci au Nouveau-Monde, et cette fois il eut la joie d'une nouvelle découverte : celle de magnifiques diamants merveilleusement taillés et luisant de mille feux.

Il s'empressa de rentrer en France, où on s'aperçut que ces fameux diamants n'étaient que des pierres, d'où l'expression qui devint courante à l'époque : « faux comme un diamant du Canada ».

Cartier, après un quatrième et dernier voyage, rallia son port d'attache. Il fut avant la fin de sa vie vingt-sept fois parrain de petits Malouins. Puis, la morue séchée ayant mis une fois de plus la peste à Saint-Malo, il rendit son âme à Dieu le 1^{er} septembre 1557.

Aux vieux marins bretons, qui lui avaient révélé le secret de la mer Ténébreuse, il léguait en retour la pipe, à la France le Canada. Il est des gens qui ont le culte du souvenir : les marins ont conservé la pipe...

GEORGES GIRARD.

(1) Charles de la Roncière ; Jacques Cartier (Pion).



Phot. Nyl
LA MAISON NATALE DE JACQUES CARTIER
à Limoilou, près Saint-Malo
(état actuel)

LES RÉSULTATS OBTENUS
PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE

La CARNINE LEFRANÇO

SONT SUPÉRIEURS A CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES

Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉURALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCONDRIE

GEORGES DUHAMEL

UNE VOCATION



Photo H. Marnet

J'appartiens, vous le savez, à une famille de médecins. Mon père et l'un de mes oncles avaient embrassé cet état. Dès l'âge tendre, j'ai vu, dans la maison natale, promener des couteaux, des bandes, des aiguilles, des palettes de sang et des fioles d'urine. J'ai, de bonne heure, conçu quelque penchant pour un métier qui met en œuvre tant de prestigieux joujoux. Vocation qui, d'ailleurs, ne fut pas traversée! Tout au contraire : mon père n'eut de cesse que je n'eusse entrepris une carrière dont, vingt fois le jour, il se déclarait excédé.

Pauvre père! il pratiquait dans un bourg de province et faute d'apothicaire, mitonnait lui-même ses remèdes. Si, comme le chantent tous les plaisants, la médecine est une duperie, je n'ai jamais connu plus grand dupé que cet innocent drapeur. Il croyait tenacement à la vertu de ses pilules, de ses loochs, de ses embrocations. Bien qu'il fût en santé parfaite, il se droguait à force en vue des maux futurs. Il absorbait, pêle-mêle, tous les échantillons que lui faisaient tenir, selon l'usage, les maisons de produits chimiques. Et s'il n'en est pas mort, c'est, je pense, que tous ces poisons s'annulaient l'un l'autre dans son bon estomac. Il goûtait à toutes les pâtes, prélevait une dime sur tous les élixirs, lèchait le goulot de tous les flacons, soi-disant par propreté, buvait l'excédent des clystères et se graissait le ventre ou les jointures avec l'onguent oublié dans le fond des pots. Je le vis, un jour qu'il avait répandu, quelques gouttes de teinture d'iode, les ramasser du pouce et s'en frotter la chevelure; "Pourquoi, dit-il, perdre cette précieuse marchandise? Tout cela doit faire du bien."

En fait, et c'est miracle, il ne s'en portait pas plus mal. Rendu téméraire par ce succès singulier, il avait entrepris de droguer à saturation tout le peuple de son village. "Je vais leur imprégner le milieu humoral", disait-il en son patois. Cette imprégnation n'allait pas sans résistance de la part des patients. Mon père était opiniâtre, enflammé d'ardeur pour son industrie qu'il nommait une mission. Il pénétrait chez les croquants, pérorait, tempêtait, soulevait la maison, boutait le feu sous les marmîtes, retournait les matelas, aéraït les placards, lingeait lui-même les marmots et partait, laissant dix ou douze bouteilles de sa façon que les commères, sans retard, allaient vider sur le fumier.

Cette diligence intempérante était sévèrement

jugée. "Il n'est pas mauvais, murmuraient les malades; mais il fait mille et mille choses qu'on ne lui demande point". En revanche, de mon oncle, médecin indolent et froid, les clients disaient: "Il ne s'occupe pas de nous".

Laissons là ces vieilles histoires. Les aventures de mon père, bien qu'elles ne m'aient guère instruit, m'inspirèrent toutefois un peu d'éloignement sinon pour l'étude, du moins pour l'exercice de la médecine. La distinction me parut ingénieuse jusqu'au moment où j'entrevis que, dans cette profession pragmatique, l'exercice est la seule étude. Je différai longtemps de me résoudre à un établissement que j'envisageais comme une extrémité. Tapi dans mon laboratoire, occupé de recherches délicates et gratuites, je considérais de loin, et non sans compassion, mes confrères livrés à la foule, comme, du plus haut des gradins, le spectateur timoré regarde le dompteur aux prises avec les fauves. Et j'espérais bien ne devoir jamais saisir, à mon tour, la cravache, les bottes et le trident.

Environ ce temps, je surpris, dans un des rares salons où je fréquentais, une plaisante conversation. Deux dames, l'une grasse, l'autre maigre discutaient avec passion de la médecine et des médecins.

— J'aurais, disait la boulotte, beaucoup de répugnance à changer de médecin. Quelle confiance, je vous le demande, mettre en un homme que l'on ne connaît pas.

LA CARNINE LEFRANCQ

*Ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin,
comme le fait la viande crue, et
son action est plus Energique puisque*

**"DANS LA VIANDE CRUE,
L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE,
ACTIF, THÉRAPEUTIQUE,
C'EST LE JUS"**

Docteur J. HÉZANCOURT,
"La Lanterne"
1. Rueil-la-Grande

LA CARNINE LEFRANCQ

*Quoique d'un prix élevé et
moins chère des préparations,
Il vaut mieux faire passer
une petite quantité d'un remède dont on a la valeur
qu'une dose élevée d'un produit que l'on ne connaît pas.*



— Eh bien, répondait la maigre, je vais pourtant quitter le mien.

— Et pourquoi ?

— Je le connais trop. Tout ce qu'il va dire, je le devine. Tout ce qu'il veut faire, je l'ai déjà fait. Ce que l'on prend d'abord chez lui pour des inspirations, je sais que ce sont des manies. Il a l'air ferme, il n'est qu'entêté, que brutal. Il commence à me fatiguer et m'a, depuis longtemps, déçue.

— Je vous plains, reprit la grosse. Mon médecin, que je connais depuis plus de quinze ans, car c'est un vrai médecin de famille, mon médecin est le moins entêté, le moins bourru des hommes. Il n'agit que par persuasion. Il est spirituel, gai...

— Le mien est lugubre.

— Il parle bien et d'abondance.

— Vraiment ? Le nôtre bégaye, quand il consent à parler.

— Quittez-le, chère amie ! Quittez-le sans plus

attendre et prenez le mien. C'est un cadeau que je vous fais et que je vous prie de garder pour vous.

— Merci. Dites-moi donc son nom. Je l'envoie chercher dès demain.

— Le docteur Bouclier, ma chère !

— Impossible !

— Pourquoi ?

— C'est le même, c'est le mien !

Je ne saurais dire pourquoi les propos de ces péronnelles, au lieu de me déconcerter, me piquèrent, me donnèrent à croire que le jeu valait d'être joué, l'aventure d'être courue. Sur ces entrefaites, divers embarras financiers me poussèrent à sortir du port.

Une dernière fois, de loin, je contemplais la pleine mer où luttèrent déjà tant de barques, où semblaient tant de riches cargaisons et courageusement, je mis toutes voiles dehors.

GEORGES DUHAMEL (*Lettres à un malade*)

ANÉMIE PERNICIEUSE : BOV'HÉPATIC-SIROP

ÇA I...

(Profil de Parisienne)



NICOLAS POUSSIN

Son portrait par lui-même (1594-1665). — Ecole Française.

Musée du Louvre - Paris.

*Chez cet être délicieux
Tout est au gré de la nature ;
Les cheveux fous mangent les yeux
Et les yeux mangent la figure.*

*Le nez, avec des airs osés,
Malin, fripon, guette, furette ;
La lèvre, tendue aux baisers,
À la risposte est toujours prête*

*Tout ça, c'est coquet, c'est gentil,
C'est l'esprit, le charme, la grâce ;
D'où ça vient-il ? Où ça va t-il ?
On ne sait, ça naît et ça passe.*

*C'est un fruit que nous aimons bien
Et dont la saveur est exquise ;
Ça s'habille avec presque rien
Et c'est mis comme une marquise.*

*Ça renaît à chaque printemps,
Plus frais que la fleur odorante,
Et quand ça possède vingt ans,
Ça les conserve jusqu'à trente.*

*Ça jette au delà des moulins
Plus de bonnets qu'un pape même
N'en pourrait bénir des deux mains
Et ça dit : « Moi, j'aime qui m'aime ».*

*Ça vous a des chagrins d'amour
À fendre l'âme d'un apôtre ;
Ça se tue une fois par jour,
Et ça meurt dans les bras d'un autre.*

*Tantôt béni, tantôt maudit,
Tête brune ou bien tête blonde,
Lorsque ça raisonne, ça dit :
« Bah ! après moi la fin du monde ! »*

PAUL BILHAUD

LE PROFESSEUR DESGREZ

de la Faculté de Médecine de Paris

Le Professeur Desgrez, né à Bannes, près de Langres, le 15 juillet 1863, fit ses études secondaires dans un Collège libre de Besançon, puis les trois années du stage de Pharmacie dans une petite ville de sa région.

Inscrit en 1885 à l'École Supérieure de Pharmacie de Paris, il fut reçu à l'Internat en 1887 et entra au Laboratoire de Béhal, puis chez le Professeur Friedel, à la Sorbonne, où il passa en 1894 les épreuves du Doctorat ès-Sciences physiques. Médaille d'or des Hôpitaux au concours de 1891, il fit ensuite sa médecine et passa sa thèse en 1895. Successivement préparateur, puis directeur des travaux pratiques de chimie, il se présentait au concours d'agrégation où il était reçu, en 1898, pour la Faculté de Paris. Nommé titulaire de la chaire de Chimie, à la retraite d'Armand Gautier, il y poursuivit les travaux de chimie biologique vers lesquels il s'était orienté dès l'internat en pharmacie.

L'ancien élève de l'École de Pharmacie sut cependant adapter son enseignement aux besoins de l'étudiant en médecine, et modifia l'enseignement de la chimie en développant surtout ses applications à la physiologie et à la clinique. En 1921, il publiait un *Précis de Chimie médicale*, reflet de cet enseignement.

Les principales recherches de Desgrez ont porté, en chimie pure, sur la synthèse et l'analyse d'un certain nombre de substances organiques se rapportant à la biologie et à la médecine : dosage du carbone total, dosage de l'urée, étude de l'action des composés organiques phosphorés de la choline et de la triméthylamine sur les sécrétions internes et externes, étude des variations de la molécule élaborée moyenne en corrélation avec le régime alimentaire. En chimie pathologique, il étudia le métabolisme dans les dermatoses, les relations qui existent dans les matières azotées de la désassimilation entre le poids des molécules, la constitution chimique et la toxicité.

Indépendamment de ces recherches concernant la chimie médicale, Desgrez a fait connaître, avec Balthazard, une méthode simple de régénération de l'air confiné qui fut depuis, reprise et employée avec succès par la marine anglaise.

En 1915, il orienta son activité vers la chimie de guerre : le laboratoire de chimie organique donna alors naissance à des laboratoires de protection contre les gaz de combat. C'est dans ces conditions qu'il fut assez heureux pour doter nos armées d'un certain nombre de méthodes de protection qui furent utilisées sur le front jusqu'à la fin des hostilités.

Depuis la guerre, avec de nouveaux collaborateurs, que la communauté des idées avait rapprochés de lui, notamment Bierry et Rathery, ou avec quelques-uns de ses élèves, aujourd'hui professeurs et agrégés de nos Facultés (Polonowski, Moog, Lescœur, Sannié, Giberton, Wolf), Desgrez a publié, sur nos eaux minérales, sur le métabolisme, les vitamines, etc., des travaux qui mériteraient plus qu'une mention dans ce trop court exposé.

Mais l'activité de Desgrez ne fut pas uniquement orientée vers la recherche scientifique. Les connaissances, les qualités d'ordre et de méthode indispensables à ces travaux, lui permirent d'assumer avec honneur les fonctions de Secrétaire Général de l'Association pour l'avancement des Sciences, où il remplaça Gariel en 1906.

Enfin, depuis 1923 Desgrez a succédé à A. Robin, comme chef d'un service à l'Institut d'hydrologie et de climatologie, où il fut, en outre, chargé du secrétariat général.

La variété et l'importance des services qu'il avait rendus dans les directions où s'était exercée son activité, lui ouvrirent en 1919 les portes de l'Académie de Médecine et, en 1924, celles de l'Académie des Sciences. Chevalier de la Légion d'Honneur en 1908, il a été nommé Officier en 1921.



Phot. Piron



CHEZ LEUR DOCTEUR !

Photo Braun

par Albert GUILLAUME

PETITS POÈMES ...

LES YEUX OUVERTS

*Je suis plus vieux que toi. Cela fait un ménage
Qui passe du bonheur aux scènes pour un rien.
Quand je me sens aimé, je crois que j'ai ton âge...
Quand je me crois trahi, je sens que j'ai le mien.*

(du Dîner du Quatrain)

ADIEU

*Ambition, fortune, adieu, vous et les vôtres ;
L'on ne vient point ici vos grâces mendier
Adieu vous-même, Amour, bien plus que tous
Difficile à congédier. [les autres]*

BENSERADE

OCTOBRE

*Le vent dans les jardins dépouille les corbelles
La lumière qui fuit remporte ses couleurs ;
Et l'allée abandonne aux dernières abeilles
Les restes de l'été qui traînent sur les fleurs.*

VINCENT MUSELLI

PARIS — SALON DE 1931 (SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS)



RÉVERIE

Tableau de Hubert-Denis Erchevenny - Ecole Française

LES IMPRESSIONS ROUTIN, 192-194, RUE SAINT-MARTIN, PARIS

Le Gérant : Léon PATTE

1934. — PRINTED IN FRANCE

1.40327



PLANTECLAIR

Revue Artistique
& Littéraire



Revue Mensuelle
exclusivement réservée
au Corps Médical et
Pharmaceutique
R. C. Seine : 25.194

RÉDACTION ET DIRECTION :
**LABORATOIRES DE LA
CARNINE LEFRANCO**
ROMAINVILLE - SEINE
Téléph. : COMBAT 01-34

N° 303
— — —
DÉCEMBRE 1934

ANDRÉE VIOLLIS

PREMIER REGARD SUR LA FEMME JAPONAISE

Est-ce Mme Chrysanthème, ses petits rires, sa petite pipe, ou Mme Butterfly et ses vocalises? Ou bien encore les multiples et gracieuses images que les estampes nippones ont imprimées dans nos mémoires? Au seul mot de Japonaise les visages européens s'épanouissent. Pour ceux qui ne connaissent l'Empire du Soleil Levant qu'à travers les livres ou les peintures, elle incarne la joie légère d'une terre heureuse, tout en maisonnettes de bois précieux, en frais jardins maniérés, où ne cessent de fleurir cerisiers, glycines et azalées : femme-fleur elle-même, femme-papillon, avec les larges manches en ailes de ses éclatants kimonos, femme-enfant dont la vie est une fête perpétuelle...

J'étais moi-même si imprégnée de la légende que je brûlais de voir, d'approcher ces créatures féériques.

À peine débarquée à Tokio, le spectacle de la rue m'infligeait ma première déception. Sur les trottoirs, dans les magasins, trottaient, penchées sur leurs socques de bois, des femmes de toutes les conditions. Elles étaient uniformément

engoncées dans des manteaux européens, taillés sans grâce, ou dans des kimonos de couleur sombre sous lesquels faisait saillie le gros nœud

de l'obi, cette ceinture japonaise, qui leur prête une drôle d'allure un peu hossue de kangourou. Point de chapeau ; elles portent leurs cheveux, non plus échafaudés en hauts chignons, mais assemblés sur la nuque en un nœud massif et rigide. Quelques jeunes filles aux yeux vifs, plus coquettement vêtues de kimonos aux couleurs chatoyantes, se promenaient bien par groupes, riant et babillant ; mais la plupart des femmes offraient une expression sérieuse et soucieuse qui, rencontraient-elles une amie, se muait en sourire de commande, tandis que toutes deux multipliaient les salutations d'usage. Beaucoup portaient des enfants sur leur dos, liés par une écharpe en croix. Le seul détail pittoresque de leur accoutrement était le gros parapluie en papier jaune huilé, orné de cigognes ou de fleurs, qu'elles portent sous leur bras ou l'inévitable mouchoir de soie bariolé, qui leur sert de sac à main.



Wide World Photo
JAPONAISE MUSICIENNE

BOVSTROL : MÉDICATION TONI - RECONSTITUANTE

sous forme d'ampoules buvables

SUC MUSCULAIRE PUR, A HAUTE CONCENTRATION, STRYCHNOPHOSPHORÉ
RÉSULTATS IMMÉDIATS DANS TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES

Peu ou point de beauté : il est rare de rencontrer dans la rue un visage vraiment régulier ; un corps aux proportions harmonieuses est encore plus rare. Petites, le dos souvent rond, la taille lourde, les jambes toujours trop courtes et sans galbe, le nez epaté et la bouche épaisse, la plupart des Japonaises ne se rattrapent que par le charme de l'expression et la grâce des attitudes.

Il existe il est vrai, d'éclatantes exceptions, surtout dans les familles aristocratiques où s'est perpétué le type classique à l'ovale allongé, au nez aquilin, à la dédaigneuse petite bouche ; j'ai gardé précieusement dans ma mémoire l'adorable silhouette, sous le blanc kimono de deuil, de la belle-fille du ministre Inukai, sauvagement assassiné par de jeunes officiers ; debout auprès de son mari, le jour des funérailles, ses douces paupières abaissées dans le visage de pur ivoire, d'une irréalité fine, le maintien fier et modeste, elle m'apparut comme la fleur parfaite d'une des plus nobles, des plus anciennes races du monde. Et j'évoque encore une riieuse fille aux yeux de diamant noir, à la bouche d'œillet que je vis un dimanche de printemps, glisser à petits pas sous une voûte de cerisiers en fleurs. Mais ces deux femmes de milieu si différents sont de celles que l'on ne rencontre guère dans la rue.

Quant aux Japonaises qui ont adopté les modes d'Europe elles sont assez décevantes. Mon ami le peintre nippon, revenu après vingt ans d'absence me confiait sa désillusion :

— Les femmes de mon pays ne ressemblent plus aux délicieuses visions de ma jeunesse, soupirait-il. J'ai vieilli, direz-vous ? Ou peut-être mes yeux se sont-ils accoutumés à un autre type de beauté ? C'est possible. Mais les passantes que je croise sur la Ginza ont perdu, me semble-t-il, les qualités de notre race sans avoir acquis celles d'Europe ou d'Amérique. Mes compatriotes vous le savez ne brillent point par les jambes. Le kimono dissimulait ce défaut. Or les femmes qui s'habillent à l'euro péenne, loin de profiter de la mode qui vient d'allonger les robes, exhibent copieusement leurs membres inférieurs, en forme de poteaux concaves ou convexes enséchés dans des bas qui tirebouchonnent, et terminés par des souliers mal cirés, aux talons Louis XV trop hauts et toujours tournés. Elles marchent comme des canards montés sur échasses !

« Il y a encore leurs dents. Pas une qui n'étale dans sa bouche des pavés ou des crochets d'or ! C'est à croire qu'elles considèrent cette exposition métallique comme un témoignage de luxe et le dernier mot du modernisme. Quant à moi, j'en suis pour l'embargo sur l'or ! Enfin, n'auraient-elles pu apprendre à se farder ? Une de leurs plus grandes

beautés est leur peau, fine et lisse comme du jade, ou veloutée avec une saine couleur d'abricot. Et elles la cachent ! Rien de plus disgracieux que ce lait de chaux qu'elles appliquent uniformément sur leur visage comme sur un mur, et qui s'arrête souvent à mi-joue ou sous le menton, reposant sur un long cou jaune... Enfin, elles ne savent point adapter les robes à leur type, ni poser un chapeau sur leur tête avec ce chic naturel à vos plus modestes midinettes. En somme, elles ne se sont point assimilées vos modes et souffrent en ce moment d'une terrible indigestion d'occidentalisme... Oh ! elles en guériront, car elles sont intelligentes, souvent plus que leurs arrogants maris. Il y a déjà d'heureux exemples... Mais en attendant...

Je partageais, je le confesse, la déception du peintre nippon.

Au moment des cerisiers en fleurs, j'avais été invitée à une *garden-party* impériale dont j'attendais merveille. Hélas ! à part quelques rares jeunes filles en fraîches toilettes éclatantes, les femmes mariées portaient uniformément le kimono de cérémonie, long et noir, orné aux épaules et dans le dos de médaillons blancs qui sont les armes de leur famille. En Europe, on les aurait crues en peignoir de deuil. Quant aux dames de la cour qui, d'après un édit du grand empereur Meiji, doivent, dans les réceptions officielles

s'habiller à l'euro péenne, elles étaient fort mal fagotées dans des toilettes qui rappelaient davantage les élégantes de chef-lieu de canton que celles de la rue de la Paix.

C'est uniquement au théâtre classique du *kabuki* que l'on retrouve les robes somptueuses au galbe étroit, serrées aux genoux, puis élargies en flots de lourdes soies fleuries que traînent à petits pas glissés les reines ou les courtisanes aux joues fardées de blanc. Encore, nous l'avons vu, ces robes sont-elles souvent arborées par des hommes, parfois de vieux acteurs aux lourdes bajoues. A peine les femmes ont-elles droit de cité sur les scènes modernes et au cinéma.

Parfois aussi, au détour d'une rue, c'est la brillante apparition de quelques geishas rieuses et fardées, la tête coquettement inclinée sous les hautes coques laquées de noir qu'elles sont à peu près les seules à porter. Visions qui se font rares car l'institution séculaire des geishas est elle-même, nous l'avons vu, menacée par l'invasion des idées modernes.

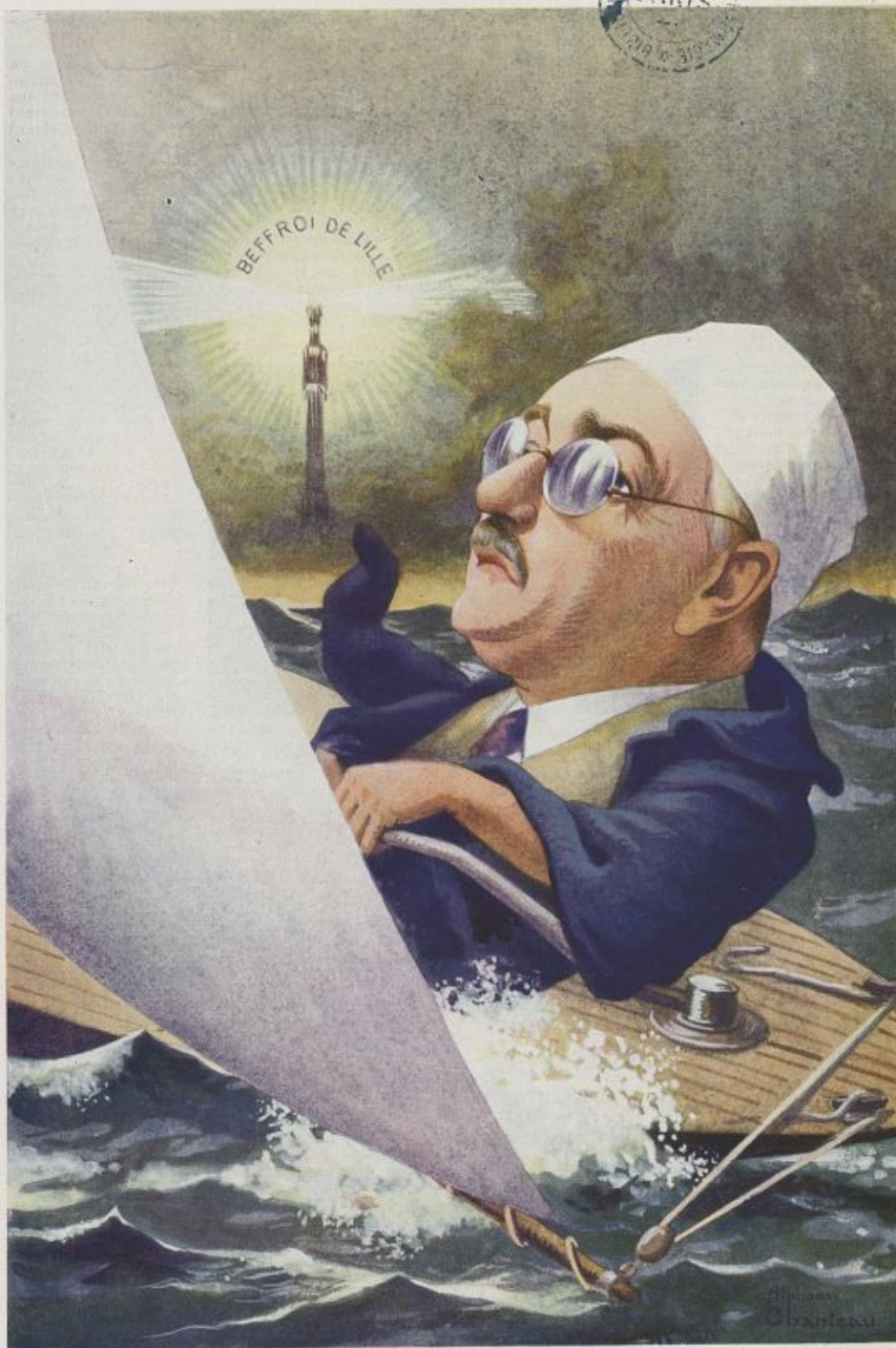
Mais qu'importe le costume ? Je n'en guettais pas moins de tous mes yeux les Japonaises que j'avais la chance d'apercevoir. D'abord dans mon hôtel. Je notais leur douceur, les soins touchants dont elles entouraient leurs enfants, et, à la table,



L'ÉCOLE DES PIANCÉES, A TORIO

Wide World Photo

La Carnine Lefrancq n'est pas un remède à longue échéance. ELLE AGIT TOUJOURS ET TRÈS RAPIDEMENT. Ne renfermant aucun toxique, elle est acceptée volontiers par les organismes les plus délicats.



Le Professeur CARRIÈRE
de la Faculté de Médecine de Lille

leur respectueuse humilité devant leur seigneur et maître. Par leur attitude effacée, leurs gestes menus et furtifs, elles semblaient vouloir se faire oublier. Le mari daignait-il leur adresser la parole ? Le front penché, elles répondaient par quelques mots rapides, y ajoutaient un sourire, un coup d'œil de gratitude, puis retraient modestement dans le silence soumis qui est l'apanage des épouses.

Il m'arriva à moi-même d'être remise à ma place de femme par des Japonais qui oubliaient ma qualité d'Européenne. Escortée par mon interprète, j'intervieus un grand chef nationaliste, auprès duquel se tenait un ancien ambassadeur nippon. Un domestique survint, apportant le thé. Il servit d'abord l'important personnage, puis le diplomate, l'interprète, enfin ma négligeable personne. Et tout ce monde, sauf moi-même — et je n'en suis pas si sûre ! trouva cela infiniment naturel.

N'ai-je pas déjà signalé que, dans la rue, une Japonaise marche rarement à côté de son mari ? Elle le suit à quelques pas en arrière, tandis que d'un doigt autoritaire, et sans même se retourner, il lui indique la direction : inutile de dire qu'il ne l'aide jamais à traverser la rue, à monter en taxi ou en tramway, que jamais il ne se charge d'aucun de ses paquets.

— J'aimerais mieux la mort que d'embrasser ma femme en public, même au retour d'un long voyage, me confessait, en se moquant de lui-même, un jeune Japonais qui professe pourtant les idées les plus avancées.

J'ai vu la femme d'un général gravement blessé à Changhaï monter sur le pont du bateau qui lui ramenait son mari, étendu sur un brancard. La pauvre créature était éperdue d'émotion. Pourtant, elle ne se précipita point sur celui qu'elle avait failli perdre. Elle s'arrêta au pied du brancard, s'inclina, et demeura immobile et silencieuse, tandis que, la regardant avec une indifférence peut-être feinte, il lui répondait par un signe de tête condescendant.

Les enfants japonais, habitués au respect des parents, établissent pourtant une différence entre leur père — le ciel — et leur mère qui ne représente que la terre. Un élève de Lafcadio Hearn lui confiait naïvement :

« — Nous trouvons qu'il est très embarrassant de traiter les dames européennes et ne pouvons comprendre de la part des Européens les causes d'un tel respect.

Et un autre :

— Maître, dit-il, on m'a raconté que si un Européen venait à tomber à l'eau avec son père et sa femme il essaierait d'abord de sauver sa femme. Est-ce possible ?

— C'est très probable.

— Mais pourquoi ?

— L'une des raisons en est que l'Européen considère comme un devoir de porter secours aux plus faibles, et particulièrement aux femmes.

— Est-il vrai qu'un Européen aime sa femme plus que son père et sa mère ?

— Pas toujours, mais assez généralement, peut-être.

— Mais, maître, selon nos idées, cela est très immoral... »

Sans doute est-ce pour cette raison de morale supérieure que de nombreux Japonais ne se conduisirent pas selon notre code de l'honneur chevaleresque pendant le tremblement de terre de 1923.

Un croiseur anglais avait envoyé des canots de sauvetage vers la côte. Les hommes, dont le courage est pourtant une vertu cardinale, bousculant les enfants, écartant brutalement les femmes, voulurent monter les premiers à bord. Ils furent sincèrement indignés, plus encore, surpris, quand les matelots dégoutés les repoussèrent à grands coups de rames pour repêcher et hospitaliser leurs négligeables compagnes. N'était-ce pas leur devoir patriotique, estimaient-ils de conserver au pays des existences incomparablement plus précieuses ?

Le même Anglais qui me contait ce petit trait de mœurs ajoutait en riant :

— Dire que, malgré des années de Japon, je m'y laisse toujours prendre ! L'autre jour, je faisais connaissance d'un couple nippon chez des amis également nippons. Quand le couple sortit, je me

permis cette innocente observation : « La femme paraît beaucoup plus intelligente que le mari » Si vous saviez dans quel silence offusqué elle fut accueillie ! Tout à fait comme si j'avais dit : « Son chien est plus intelligent que lui ». Quelle gaffe !

Les pauvres femmes japonaises sont elles-mêmes si convaincues de leur néant qu'on ne peut les en faire sortir. A part quelques exceptions de caractères particulièrement trempés il est presque impossible d'amener une Japonaise, même du meilleur monde

et infiniment cultivée, à exprimer son opinion.

J'eus la chance de rencontrer plusieurs dames nippones dans les salons de la colonie étrangère. Femmes de diplomates ou d'hommes politiques, elles avaient presque toutes séjourné en Europe ou en Amérique. Fines, distinguées, agréables sinon belles, elles portaient avec grâce des kimonos qui, le soir, parmi les toilettes européennes aux généreux décolletés, gardaient une discrétion un peu austère ; elles avaient de jolies manières aisées et raffinées et le plus affable des sourires. S'agissait-il d'un échange de politesses ou de banalités, elles répondaient avec une courtoisie difficile à égaler. Mais voulais-je, par des questions plus précises, essayer de connaître un peu de leur vie intime, de leurs sentiments, c'est à une barrière de petits cris effarouchés, de petits rires apologetiques, que je me heurtais aussitôt. Impossible de la franchir. Certains Japonais m'ont parfois parlé avec une franchise un peu brutale. Des Japonaises, sauf peut-être de quelques féministes, je ne pus jamais obtenir la moindre confiance.

— J'en sais quelque chose, me répondait un Français, auquel je confiais mon regret. Avec les filles du peuple, employées ou ouvrières, il est encore possible d'échanger sinon des idées, du moins des impressions. Elles sont gaies, naturelles et semblent affectueuses. Mais se trouver à table auprès d'une femme du monde, même si on la connaît depuis vingt ans, même si on la sait intelligente et cultivée, c'est une catastrophe ! Que voulez-vous ? Depuis leur naissance on s'applique avec tant de persistante méthode à émusser la personnalité des petites Japonaises, qu'elles finissent par n'en plus avoir. Ou du moins elles ne savent plus la manifester ; ce qui revient au même. n'est-ce pas ?

ANDRÉE VIOLLIS
" Le Japon intime "

Editions Montaigne - Paris

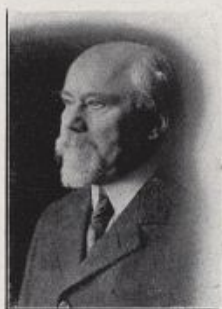


AU JARDIN DES IRIS DU MEIJI SHRINE, A TORIO

Photo Nyl

UN PORTRAIT DE RAYMOND POINCARÉ

par LOUIS BARTHO

Photo Illustration
RAYMOND POINCARÉ

pagne la lecture : il la surveille, il la complète, il la corrige, il l'a vivifiée.

La facilité de *Mosanus* est en tout extraordinaire. Il n'y a pas d'esprit plus clair, plus ordonné et plus méthodique. Il voit, d'un coup d'œil aussi rapide que sûr, l'ensemble d'une question et ses détails; les arbres lui révèlent la forêt. Quand son plan est établi dans toutes ses parties et que chaque idée ou chaque développement y a pris sa place logique, il écrit presque sans ratures, d'une écriture menue, élégante et volontaire, un discours qu'il aurait improvisé avec la même aisance. La mémoire de *Mosanus* tient du miracle, et, comme il l'exerce toujours, l'âge n'en a pas affaibli les prodigieuses facultés. La mémoire est un don secondaire; mais, pour qui en est privé, les dons supérieurs de l'orateur ne développent pas toute leur mesure. On peut dire d'elle ce que l'un des frères Deschamps disait de la forme: elle n'est rien, mais rien n'est sans elle. *Mosanus* n'a pas besoin d'apprendre ce qu'il écrit: à mesure qu'il l'écrit, il le sait, et il peut, le discours durât-il une heure, le répéter sans défaillance. Pendant la guerre il a, n'ayant pas une note sous les yeux, tenu d'in vraisemblables gageures. Sa vue, d'autre part, lui permet de lire de haut et de loin. Ainsi physiquement doué, il est le maître des notes dont il se sert. Mais pourquoi, si sûr de sa parole, écrit-il, de l'exorde à la péroraison, la plupart de ses grands discours? La coquetterie littéraire, dont *Mosanus* est trop cultivé pour n'avoir pas le légitime souci, ne suffit pas à expliquer sa méthode: elle ne s'explique pas non plus tout à fait par la tranquillité plus grande qu'il en retire; elle est, plutôt, l'expression de sa probité envers son sujet

1) Raymond Poincaré.

et envers son auditoire. *Mosanus* ne parle jamais pour ne rien dire et, quand il parle, il accomplit un acte, dicté par la préoccupation et souvent par l'angoisse de l'intérêt public. Il ne veut rien abandonner au hasard, et sa sagesse se refuse à courir les risques de l'imprévu. *Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne.* Les discours de *Mosanus* se caractérisent toujours par la bonne expression, qui est la plus simple et la plus naturelle. Ils ont la mesure, la clarté, l'élégance d'une œuvre parfaite. Les formules y abondent plus que les images: ils ont plus de géométrie que de poésie. Pourtant *Mosanus*, qui veut surtout convaincre, n'est pas incapable de plaire. Son esprit a de la grâce, mais il est surtout armé d'ironie. *Mosanus* n'est pas le prisonnier du discours dont il tourne les feuillets avec une incomparable adresse. Quand on l'interrompt, la répartie jaillit, vive, acérée, souvent cruelle. Il a de la dignité et de la fierté, auxquelles il ne faut pas qu'on touche. Mais il ne faut pas surtout qu'on touche à la France. *Mosanus* trouve pour la défendre de magnifiques accents. Il n'est ni de ceux auxquels on se frotte ni de ceux qui se familiarisent vite. La grâce d'être du Midi n'est pas accordée à tous, et les roses de *Mosanus* se sont chauffées au soleil de l'Est. Comme celles de Jules Ferry, « elles poussent en dedans ». Mais il n'en faut pas juger d'après les égratignures de leurs épines. Le cœur de *Mosanus* n'est pas une place publique, ouverte à tous, profanée et vulgaire: il est un sanctuaire, où l'amitié est assurée, aux heures douloureuses de la vie de trouver un refuge. Aussi tout n'est-il pas claire démonstration ou fine ironie dans les discours de *Mosanus*: ceux-là les entendent mal qui n'y trouvent pas de l'émotion.

Mosanus improvise à l'occasion, mais qui donc improvise toujours? Comme l'a dit Berryer, « le secret des improvisateurs, c'est qu'ils n'improvisent pas du tout ». Je sais que la formule est paradoxale, mais il n'en est pas de plus profondément vraie si l'on veut bien préciser la portée de la définition.

Photo H. Manol
LOUIS BARTHO

LOUIS BARTHO

La CARNINE LEFRANCO rend la Zomothérapie agréable
ELLE PLAÎT AUX MALADES, ELLE NE S'ALTÈRE PAS, ELLE AGIT!

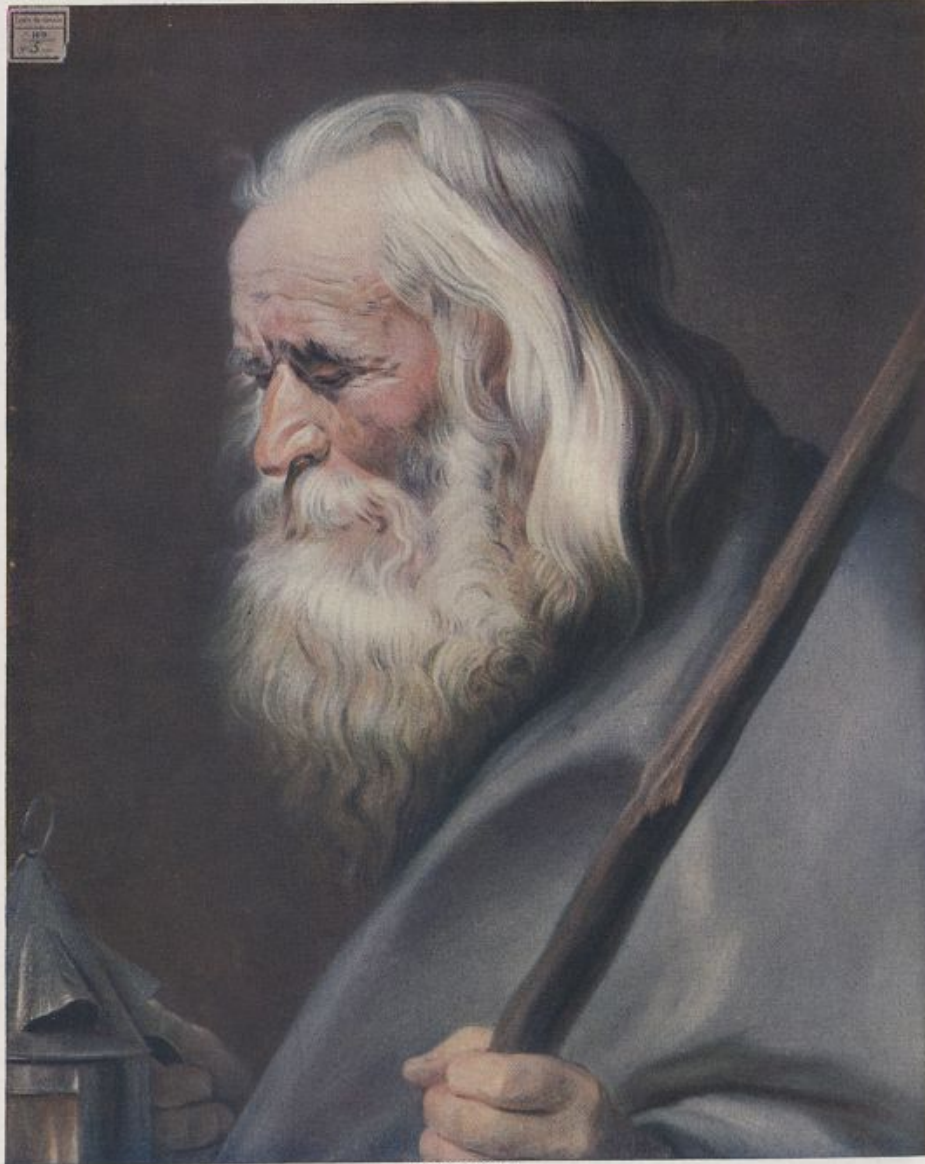
La arnine Lefrancq

DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF

possède tous les avantages eueptiques de la
viande crue sans aucun de ses inconvénients



MUSÉE LA TOUR — SAINT-QUENTIN



DIOGÈNE

Reproduction d'un pastel de M.-Q. DE LA TOUR (1704-1788) - Ecole Française
Etude datant de la jeunesse du peintre, alors qu'il s'essayait à peindre « en pastel ».

LE PROFESSEUR G. CARRIÈRE
de la Faculté de Médecine de Lille

Le docteur Georges Carrière est né à Saint-Pierre (Ile d'Oléron), le 25 décembre 1872, fils d'un père pharmacien, ayant tenu une officine pendant 30 ans, et d'une mère appartenant à une vieille famille Rochelaise.

Il fit ses études primaires à l'école de Saint-Pierre d'Oléron, puis au Lycée de la Rochelle, et commença ses études médicales à la Faculté de Bordeaux en 1890, les complétant à la Faculté de Paris, de 1893 à 1897.

Externe des Hôpitaux de Bordeaux en 1891, interne provisoire des Hôpitaux de Bordeaux en 1892, il était nommé chef de clinique médicale du professeur Ribes de 1894 à 1897; puis il devenait professeur suppléant à l'Ecole de Médecine de Marseille en 1897, agrégé de Médecine en 1898, à 26 ans.

Chargé du cours de clinique médicale infantile pendant 25 ans, il obtenait la chaire de clinique médicale infantile à l'Université de Lille, qui avait été créée sur sa demande en 1920, et dont il fut le premier titulaire. En 1926 il était nommé professeur de clinique médicale; il occupa les fonctions de médecin de l'Hôpital Saint-Sauveur, à Lille, depuis 34 ans.

Le Docteur Carrière a écrit de très nombreux

ouvrages de médecine, parmi lesquels nous citons un *Traité de l'Hémophilie* (Masson 1907), un *Traité des Maladies de l'appareil respiratoire* (Vigot 1900-1907), *Le Barbutirisme* (Durand, Lille 1934), une Collaboration au *Traité des Maladies de l'Enfance* (de Graucher, Comby et Marfan), un *Traité des affections des méninges*, un *Traité pratique des maladies de l'Enfance*.

D'abord spécialisé en clinique médicale infantile, puis chargé de diriger pendant la guerre, avec Ribes, le Centre neurologique de la 5^e Région et le Centre neurologique psychiatrique de la 12^e Région, il est resté fidèle à la clinique médicale générale et il s'occupe avec prédilection de Neurologie et de Cardiologie.

Le Docteur Carrière a été 4 fois lauréat de la Faculté de Médecine de Bordeaux, il est lauréat de l'Académie des Sciences, il a été élu rapporteur au Congrès de médecine interne en 1907.

Correspondant national de la Société de Piédiatrie en 1906, il est correspondant national de la Société de Neurologie depuis 1914.

Le Docteur Carrière a été nommé officier de la Légion d'Honneur au titre du Ministère des Pensions en 1928.



LE XV^e SALON DES MÉDECINS ET DU CORPS MÉDICAL

Le XV^e Salon des Médecins, Dentistes, Pharmaciens et Vétérinaires aura lieu du 27 Janvier au 3 Février 1935, à la Galerie "Beaux-Arts", 140, faubourg Saint-Honoré, Paris.

Les exposants ont pu apprécier l'année dernière tout le succès recueilli par cette manifestation et juger de l'intérêt que lui ont porté Presse et visiteurs, après un vernissage présidé par le Ministre de la Santé Publique.

Cette année, une *Section d'Art Photographique* sera ouverte aux confrères qui ne manient le pinceau ni l'ébauchoir. D'autre part, le Salon apportera sa contribution à l'œuvre de secours pour les "Femmes et Enfants de Médecins" sous la forme d'une tombola offerte par les exposants.

Pour tous renseignements et nouvelles adhésions, écrire au Secrétaire organisateur : P. B. Malet 46, rue Lecourbe, Paris (XV^e).

Dans leurs notes successives, communiquées à l'Institut, à l'Académie de Médecine et à la Société de Biologie, MM. Richet et Héricourt ont fait connaître comment le suc de viande crue est antibacillaire : le suc accomplit une sorte de mission métatrophique, il change la nutrition des cellules vivantes, les rend réfractaires aux toxines tuberculeuses ainsi qu'aux cultures microbiennes.

Chez les bacillaires les plus anorexiques, la CARNINE LEFRANCO, suc musculaire cru concentré, remplit merveilleusement cette mission.



LAENNEC

Plaquette plâtre par le Professeur HAVEN

LONDRES — THE TATE GALLERY



LE DERNIER JOUR DANS LA VIEILLE DEMEURE - *The last day in the old home*
Tableau de Robert-Bratwatt MARTINEAU (Londres, 1826-1872) - Ecole Anglaise

P. 40327



L'ANTÉCLAIR



Revue Artistique
& Littéraire

Revue exclusivement
réservée au Corps Médical

R. C. SEINE : 25.194

LABORATOIRES DE LA
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine) - Tél. Combat 01-34

N° 304

JANVIER 1935

LE XIV^E SALON DES MÉDECINS, EN 1934



ÉGLISE DE PERQUEL (Finistère), par C. TACHOT.

ZOMOTHÉRAPIE
STRYCHNO-PHOSPHORÉE

BOVSTROL

TONI-RECONSTITUANT
TRÈS ÉNERGIQUE

LE XIV^e SALON DES MÉDECINS (1934)

Le Roi est mort... vive le Roi... s'écrient les monarchistes pour synthétiser la continuité d'action et la vitalité du régime.

Mais *Chanteclair* étant une revue artistique et non une feuille politique, nous allons adapter le proverbe à notre cause et nous contenter d'écrire :

Le XIV^e Salon est mort, vive le XV^e Salon.

*
**

Le XIV^e Salon est mort, il y a onze mois déjà, mais en beauté, ainsi que purent le constater les visiteurs si nombreux qui l'honorèrent de leur présence. Dans un précédent article, nous souhaitions « bâtir un temple où viendraient communier tous ceux qui possèdent la compréhension divine de l'art. Ce temple, nous le voulions beau, vaste ; la religion qu'on y pratiquerait, nous la voulions exubérante, vivace, communicative... »

Bien que très exigeant, nous n'avons pas été déçu : le temple existe et il ne pourra bientôt plus contenir tous ses fidèles. Que fut donc cette manifestation ?

L'éclairage et l'exiguïté de la salle où avait lieu précédemment le Salon des médecins ne convenant plus au but recherché, celui-ci, franchissant les ponts, attiré par les lumières et architectures des Champs-Élysées, vint s'installer à la *Maison de France*.

Très grands halls, éclairages excellents, cimaise basse permettant à chaque œuvre d'être facilement vue, ont fait que près de 150 confrères sont accourus, apportant 500 œuvres. La religion est donc exubérante.



LE DOCTEUR DARTIGUES
Buste par C. VILLANDRE

Comme les années précédentes, il serait vain d'y chercher une tendance type ; le médecin est aussi sensible qu'un autre à la poésie d'un paysage ou à la délicatesse d'une fleur que rehausse un rayon de soleil, mais il rendra ce qu'il sent avec ses dons et son habileté propres, sans avoir jamais été l'élève d'un maître quel qu'il soit. C'est donc dans un ensemble très personnel, et non dans le fruit plus ou moins scientifique, qu'il faut chercher l'intérêt du Salon.

Dès l'entrée, l'abondance du paysage frappe le visiteur ; il ne faut pas s'en étonner puisque c'est au cours de repos bien gagnés par le dévouement et la fatigue d'une année, que nous revenons à la vie simple, celle qui devrait nous suffire et qui consiste à être le plus près possible de la nature.

Pourquoi le paysan fuit-il son village natal et cherche-t-il à se créer un foyer à la ville,

alors que la vraie sagesse, celle qui ferait cesser la trop grande affluence d'intellectuels sans travail d'où vient la crise que nous traversons, serait justement le retour à la terre ?

Le meilleur moyen de vivre et de produire n'est-il pas de rester simple, de n'être pas constamment à la poursuite de ce qui coûtera la santé et le bonheur ?... Les grands maîtres l'ont bien compris qui, à l'instar de MONET et de MILLET, ne quittèrent jamais le petit village, inspirateur de leur art.

Nous nous sommes, avec le temps, assimilés aux mailons d'une chaîne, celle de la civilisation, entraînée par une vis sans fin : le besoin

de l'inutile ; la métamorphose est si complète que nous ne pouvons plus abdiquer le luxe



PAIMPOL
Aquarelle par le Dr L. de GENNES

CARNINE LEFRANCQ RÉSULTATS INESPÉRÉS
EN MÉDECINE INFANTILE

SON ABSENCE DE TOXIQUE PERMET DE L'EMPLOYER CHEZ LES TOUT-PETITS
SANS AUCUNE APPRÉHENSION

DIARRHÉES INFANTILES - ENFANTS ATHREPSIQUES - CROISSANCE DIFFICILE

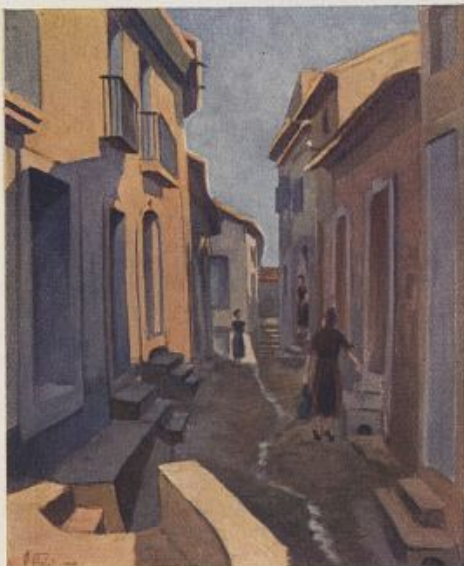


.....
PORTRAIT DE L'AUTEUR
 par le Docteur G. MAHU



PORTRAIT
 par le Professeur E. ESCAT

.....
BOVSTROL LEFRANCO NOUVELLE PRÉSENTATION
 AMPOULES BUVABLES EFFILÉES
 SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CRU A HAUTE CONCENTRATION ET STRYCHNOPHOSPHORÉ
ANÉMIES - TOUTES DÉFICIENCES DE L'ORGANISME
 ÉCHANTILLON SUR DEMANDE



VIEILLE RUE ESPAGNOLE
 par J. B. MALET



ÉGLISE DE GOUVERNES (S.-et-M.)
 par le Docteur W. FROGIER



LE PROFESSEUR MARCEL LABBÉ

LE PROFESSEUR HARTMANN
Dessins au fusain par A. Bilis

LE PROFESSEUR J. L. FAURE

qui mènera inévitablement notre race à la décadence, puis à l'anéantissement... Eternel recommencement de l'histoire grecque et latine.

Mais les considérations philosophiques et morales sont mal venues dans un compte rendu artistique et pour n'y pas retomber, concluons que le paysage est abondant au Salon parce que les médecins veulent oublier la médecine pendant les vacances, en faisant un peu de poésie.

La cimaise nous offre côte à côte :

Une vue de montagnes du D^r JACQUEMIN où de petites maisons, rappelant les jouets cubistes de Nuremberg, poussent sur un plan ondulé vert anglais — paysage tyrolien original dans sa composition et dans sa volonté de s'éloigner du déjà vu.

Puis, des études du D^r AMYOT où l'atmosphère et la profondeur sont très recherchées. Plus loin

quelques marines du D^r BEZANÇON nous présentent la Bretagne sous un ciel ensoleillé ; de ces toiles émanent un souci de détail et une grande facilité de travail. La cour de ferme du D^r BOSC, traitée avec réalisme, la rue de Collioure de S. BRÉGER, aux valeurs très étudiées et dont le coloris est plein de distinction, les pochades des D^{rs} CABOCHE et CABON témoignent de bonnes qualités.

Mention spéciale doit être décernée au village landais du D^r FAY, car on découvre dans cette toile un effort pour arriver à une

violente lumière tout en conservant des ombres d'une valeur très claire par de judicieuses oppositions ; il est si fréquent de voir créer, facilement, la luminosité en intensifiant exagérément les valeurs. Progrès très net chez C. L. FÈGE, dont l'église dans les Hautes-Alpes mêlait un sobre coloris à un solide dessin — on peut espérer beaucoup de ce jeune artiste.

De M^{me} FLANDRIN, nous saluons l'impressionnisme : facture large, palette osée, voilà de quoi rassurer ceux qui craignaient voir notre Salon s'égarer dans l'art « pompier » ; c'est là travail de bon peintre. D'autre part, les D^{rs} FRANÇOIS et FRAIKIN, l'un au pastel, l'autre à l'aquarelle, ont obtenu d'intéressants résultats grâce à leurs coloris variés.

La poésie des vieux ponts a attiré maints

artistes : ceux de Lyon et de Tolède sont largement traités au couteau dans un vigoureux métier par Mme GENÈT. Le *Pont Marie* et le *Pont Neuf* ont été analysés avec finesse par le D^r HALLÉ. De Pierre ISIDOR aussi, un pont de facture délicate et du D^r JANET, un *Vieux pont sur l'Orge*, au pastel, ainsi que d'autres paysages, fruits d'une sensibilité tout à fait remarquable.

Avec le D^r LAURENT, nous évoluons vers le pointillisme d'Henri MARTIN et son champ fleuri en est agréablement inspiré. Conti-



BRETAGNE, par Marie LOVZANCE

BOVCARDIAC LEFRANCQ AUGMENTATION NOTOIRE DE LA PUISSANCE CONTRACTILE du CŒUR



BAIGNEUSE
Statuette plâtre par LEDOUX-LEBARD



MADAME RAYMOND LETULLE
par R. LETULLE



TRISTESSE
Marbre par J. BROUARDEL

nuant notre promenade, les œuvres de A. LE GENDRE, R. LEGROUX, W. LÉVY et A. LÉVY-BLUM retiennent notre attention. LONJUMEAU, SPINNEWYN et M. LORENTS nous offrent de belles symphonies colorées et, avec M. MAGE, nous nous arrêtons devant sept toiles dont la vision est sœur de l'art de CARRIÈRE.

Du D^r MARCERON nous continuons à admirer l'œuvre si variée, du D^r MOURE une clarté qui est sa qualité maîtresse et de Mme MACAIGNE le souci du détail.

Mme PASCALIS a réalisé quelques scènes de peinture aérienne dont un camaïeu fut fort apprécié.

Avec les D^{tes} PERROT, PEUGNIEZ, QUENAY et RAGONNET, nous allons de Bruges en Palestine... ; il est d'ailleurs amusant d'observer la variation de couleurs propres à chacune de ces régions et bien analysées par ces artistes. Le D^r RENDU expose quatre aquarelles de Venise, dont l'une surtout, *La Salute*, est d'une distinction et d'un talent impeccables ; de ROUSSEAU un sous-bois, de V. SAINT-PAUL quelques délicates esquisses, et du D^r WILBORTS une série de détrempez parmi lesquelles la *Croix de Modez* a été l'un des succès du Salon.

Le tour du monde aura été accompli en

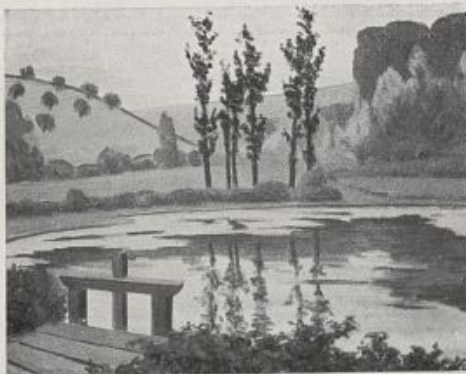
moins de 80 jours... Terminé, ce sont les natures mortes et les fleurs de Lucienne AUVERGNIOT, de Mme BERTHELOT et du D^r CAMESCASSE qui retiennent notre attention. Du D^r FOURNIER c'est une captivante *Serre aux azalées* et des D^{tes} KARCH, JOCHUM et MARTIAL, d'habiles études.

De Mme BROUARDEL, un *Bouquet de rose*, de M. GLOPPE une étude de fruits parmi tant d'autres et de très belles fleurs de J. VIDY.

Nous avons particulièrement remarqué les portraits de M. CIVEL inspirés de l'art de BASCHET, ceux du D^r DE HERAIN s'apparentant aux plus purs dessins XVIII^e siècle, celui de Mlle G. B. par le D^r DIAMANT-

BERGER, synthétisant bien la femme moderne, et ceux des D^{tes} ESCAT, GAUDIER et MAHU, par eux-mêmes.

Enfin pour en terminer avec la peinture nous citerons les minutieuses miniatures de Y. LEVY-ENGELMANN, les croquis du D^r MOY d'une sûreté de main si étonnante, voisine du genre de Mathurin MÉHEUT, les amusantes caricatures du D^r MARCEL, la spirituelle composition du D^r CAUSSADE, les habiles fusains du D^r NADAUD et les éclatantes impressions de M. THIÉNOT.



UN ÉTANG DANS LE PERCHE, par M. CORNIOU

CARNINE LEFRANCQ RÉSISTANCE PULMONAIRE AU COURS DE LA GRIPPE

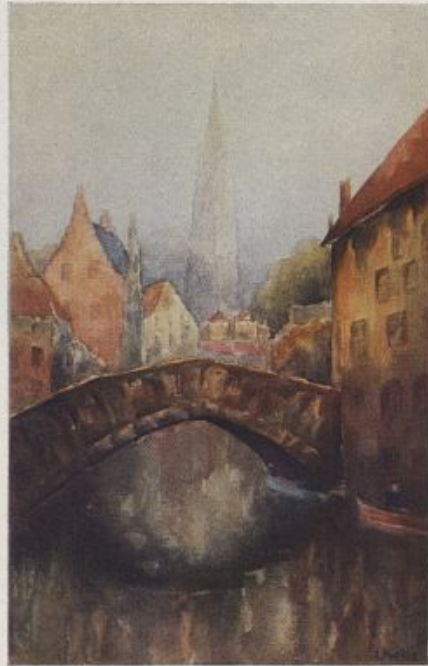


LA DUNE DE BEG-MEIL, par P. Mœtte

CARNINE LEFRANCQ : SOURCE DE VIE



VENISE - LA SALUTE DANS LA BRUME DU MATIN
par H. Renoü



CANAL A BRUGES
par C. A. Fraiken

Répondue dans les trois halls, la sculpture avait conservé l'excellent niveau des précédentes années, qui fait l'étonnement des visiteurs ; le médecin se révèle en effet un modelleur d'habileté déconcertante et de science esthétique très étendue. Nous n'insisterons pas sur les connaissances d'anatomie plastique que nous jettent à la face les critiques d'art, et qui, en fait, sont bien loin de nous, même chirurgiens.

Parmi les bustes, le vivant *Portrait du Dr Dartigues*, par C. VILLANDRE, le *Profil de Boudha*, par A. GERVAIS et les bustes de femme de R. LETULLE et J. ROGINSKY furent très goûtés.

Les portraits de Mlle LATOUCHE et M. MOCQUOT, la très originale *Vierge aux serpents*, de B. MÉNÉTRÉL et la *Crucifixion* en bois sculpté et peint du vétérinaire PAILLE, connurent un grand succès.

Nous dirons tout particulièrement la magnifique collection de nus tels que : *Réveil* du Dr SABOURAUD, *Tristesse* de J. BROUARDEL, *Baigneuse* de D. LEDOUX-LEBARD, *Harpiste* de FOREL et *Thésée* de M. MOCQUOT. Tous très bien construits, ils révélaient un savant métier et une grande pureté de style.

Chacun admira aussi un taureau en chêne sculpté, œuvre de PAILLE, synthétisant la puissance bestiale avec une simplicité voisine de l'art du maître POMPON.

La gravure et le bas-relief accompagnaient cet ensemble par une rétrospective rendant hommage à la mémoire du Pr HAYEM, ce grand maître qui fut pendant vingt ans président du Comité du Salon, et par de fines médailles et portraits de C. VILLANDRE, A. GUZMANN et J. MALET.

Nous citerons enfin le curieux portrait de *Personnage antique* par la doctoresse FRIDKIN



TAUREAU
Chêne sculpté par R. PAILLE



VENISE - LE PONT DES SOUPIPS
par H. FIVAZ

et la moderne *Maternité* du Dr GAY. Dans l'ensemble, excellente tenue de cette section, à laquelle les visiteurs prêtèrent le plus haut intérêt.

L'art décoratif comptait de belles reliures ; S. BOUSQUET, dans un esprit moderne, et Y. MOINEAU, d'un style plus classique, mais chacun avec habileté exposaient de somptueux *ex-libris* gainés de cuirs pyrogravés, repoussés et incrustés d'ivoire. Ils ont ravi les nombreux bibliophiles.

Le Ministre de la Santé Publique, M. Louis Marin, vint comme chaque année donner la note officielle au vernissage, accompagné de membres de son cabinet, des représentants de l'Académie et de la Faculté. Il se prêta de bonne grâce aux exigences des reporters de la grande presse.

Un sympathique buffet permettait aux dames fatiguées par la visite de se reposer en savourant thé, gâteaux et toast, et l'ascenseur rendait à l'avenue des Champs-Élysées les visiteurs nombreux que le Salon lui avait volés.

Tout fut donc pour le mieux et le succès s'ensuivit comme il se devait, puisque plus de 2.000 personnes défilèrent le seul jour de l'inauguration.

* *

Et maintenant, vive le XV^e Salon...

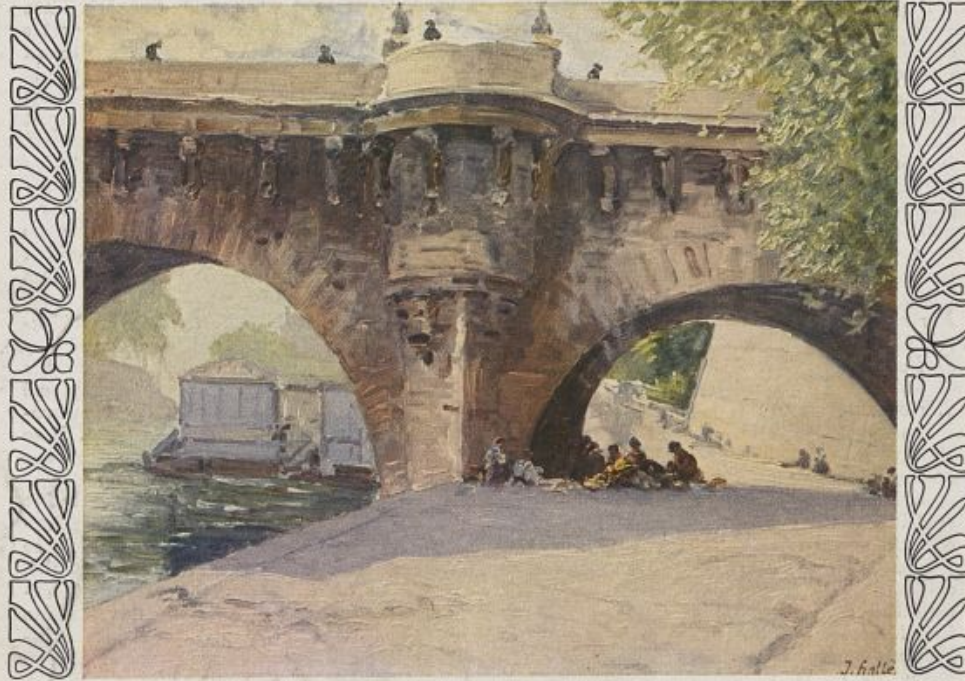
Il a eu lieu du 27 janvier au 3 février, à la Galerie des Beaux-Arts, et nous en donnerons ultérieurement une critique dans « *Chanteclair* ».

Disons tout de suite qu'il marque un réel progrès sur le précédent et qu'il ne fait que confirmer la parole de l'Ange du Luxembourg :

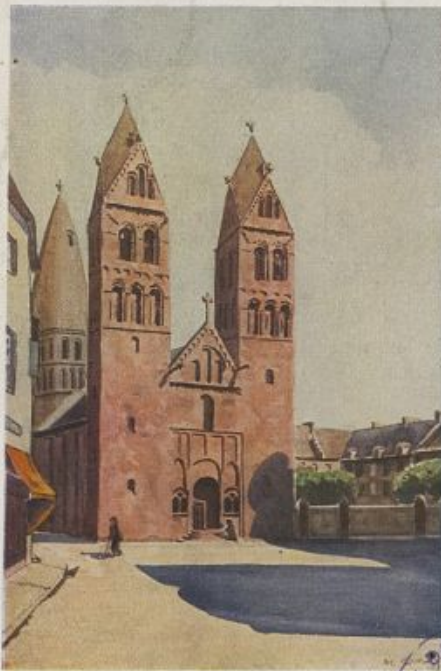
« *Ex Praeterito, spes in Futurum...* ».

Pierre-Bernard MALET.

BOVHÉPATIC LEFRANCQ HÉPATOTHÉRAPIE
MÉTHODE DE WHIPPLE
EXTRAIT HÉPATIQUE TOTAL ET SOLUBLE, CONCENTRÉ A FROID
REGLOBULISATEUR SANGUIN — ANÉMIES GRAVES
ÉCHANTILLON SUR DEMANDE



LE PONT NEUF, par J. HALLÉ



SÉLESTAT - ÉGLISE SAINTE-FOY
par H. BILLORET



JEAN-PIED-DE-PORT - LE CHEMIN DE RONDE
par H. GURIE

LES DEPRESSIONS ROUTIN, 192-194, RUE SAINT-MARTIN PARIS



Gérant : Léon PATTE

1935. — PRINTED IN FRANCE